

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS & **A. PÉRIER**
 Rédacteur en chef. Administrateur.

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE

TÉLÉPHONE : 102.49 Rédaction
 102.47 Administration

ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
 Fondateur

RÉDACTION
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS

ABONNEMENT

	Trois Mois	Six Mois	Un An
Seine, Seine-et-Oise.	15	30	60
Départements.	18	37	75
Union Postale.	21	43	86

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Le Président intime

Le Figaro a fait hier, immédiatement après l'élection, un portrait politique et un portrait personnel du nouveau Président de la République. Il a même donné quelques notes rapides sur sa famille, et l'on a pu se rendre compte que, comme toutes les familles heureuses, celle-là n'a pas d'histoire.

Mais ce qu'il est difficile de portraiturer, et ce qu'il faudrait voir, c'est la vie patriarcale que mènent entre eux tous ces braves gens, leur existence simple et tranquille, quel que soit le milieu où ils se trouvent, à Montélimar, durant les vacances, ou à Paris, tout le reste de l'année.

On a dit déjà que M. Loubet a épousé une de ses compatriotes de Montélimar, Mlle Picard, qui était la fille d'un des négociants les plus honorables et les plus aisés de la ville. Il en a eu trois enfants, une fille et deux fils. Mme Loubet est une excellente femme, aux goûts fort modestes, le type accompli de l'épouse et de la mère de famille. Quoiqu'elle ait jusqu'au bout dissuadé son mari d'accepter la magistrature suprême, elle n'en tiendra pas moins son rang avec beaucoup de tact et de dignité. Elle a d'ailleurs eu déjà, à maintes reprises, l'occasion de montrer, dans les réceptions du Petit-Luxembourg, ses aimables qualités de maîtresse de maison.

La fille de M. Loubet, Mme Soubeyran de Saint-Prix, dont le mari est juge au Tribunal de Marseille, vient très souvent à Paris. Il n'y a d'ailleurs pas de doute que la famille ne se soit pas trouvée réunie aux grandes fêtes de l'année, et quand les enfants ne viennent pas à Paris, ce sont les parents qui vont à Marseille, dans la charmante villa du Prado qu'habitent M. et Mme de Saint-Prix, et où les bons Marseillais sont allés, le soir de l'élection, leur faire une aubade.

Les deux fils de M. Loubet sont naturellement des Parisiens. Tout au moins de résidence, sinon de naissance. Le plus jeune, d'ailleurs, ainsi que le Figaro le disait hier, n'a que six ans, et il commence à peine à aller en classe. Nul doute que ses petits camarades ne lui aient fait la même invitation que les élèves de Condorcet au jeune Claude Casimir-Perier, quand son père fut nommé Président de la République :

— Dis donc, nous espérons bien que ton père va nous faire donner un jour de congé !...

Le fils aîné de M. Loubet a vingt-cinq ans. C'est un aimable garçon, de taille élancée, à la fine moustache noire, et qui compte au Quartier beaucoup d'amis qui ne vont pas se faire faute de venir le « taper » de cartes d'entrée pour les futurs bals de l'Élysée. Il vient d'être reçu, dans de brillantes conditions, docteur en droit, et continuera de remplir auprès de son père les fonctions de secrétaire particulier.

La vie que M. Loubet menait au Petit-Luxembourg, au milieu des siens, était d'une régularité exemplaire, et nous serions bien surpris qu'elle se modifiât beaucoup à l'Élysée. Nous allons avoir un Président « américain », sans panache, qui aura la simplicité et la familiarité des hôtes de la Maison-Blanche.

Tous les matins, le déjeuner à midi précis, avec, pour seuls convives, la famille et quelques intimes. Si quelque ami arrive à l'improviste, on fait mieux, sans cérémonie, un couvert de plus. Quand il y en a pour deux, il y en a pour trois. Vieux précepte que M. Loubet a toujours pratiqué, et contre lequel le protocole aura quelque peine à prévaloir. Les après-midi n'étaient guère variés au Petit-Luxembourg, car il y avait les séances du Sénat à présider. Mais, les jours de congé, M. Loubet, après avoir pris un peu d'exercice dans le jardin, ne manquait jamais de s'enfermer deux bonnes heures dans sa bibliothèque, une des mieux fournies et des mieux composées qu'on puisse imaginer.

Le Président, en effet, quoiqu'on lui ait dénié bien sévèrement la qualité d'intellectuel, est un esprit des plus ouverts et des plus cultivés. Il adore lire, et il lit très certainement tout ce qui paraît de sérieux et d'intéressant. Un jour, pourtant, nous lui avons entendu dire :

— J'aime bien lire, mais j'aime encore mieux relire !

Son goût, en effet, le porte plutôt vers les classiques. Il aime beaucoup les vers, et il se laisse aller parfois à réciter du Musset, du Victor Hugo, du Lamartine, du Lamartine surtout, mais il faut pour cela qu'on soit tout à fait en famille. Devant le monde, il ne se risque pas, à cause de son diable de petit accent qui n'est pas précisément celui qu'on recommande au Conservatoire. Ce n'est pas que M. Loubet rougisse de cet accent, mais il en reconnaît loyalement les défauts et les qualités :

— L'accent du Midi, dit-il, est parfait dans la conversation ; mais pour dire des vers ou pour prononcer un discours, j'avoue qu'il offre quelques inconvénients...

En prose, les auteurs favoris du nouveau Président sont Rabelais, Montaigne, et Paul-Louis Courier. Il faut reconnaître qu'on pourrait plus mal tomber. Cela soit dit, bien entendu, sans vouloir blesser aucun de nos auteurs modernes, parmi lesquels il en est d'éminents, quoique cette malheureuse affaire les accapare à peu près tous aujourd'hui.

M. Loubet aime aussi beaucoup la musique. Il serait à souhaiter que tout le monde fût comme lui, car les mœurs en seraient peut-être plus adoucies. Le soir, après dîner, tandis qu'il fait une partie de whist ou d'échecs, le Président aime à

entendre, au piano, les compositions des grands maîtres de la musique française. Je ne sais si je dois le dire, car maintenant qu'il est élu, M. Loubet n'a plus le droit d'avoir des préférences, mais au temps où il était libre de ses opinions, le Président en tenait pour le vieux répertoire national, et il est de ceux qui ont revu avec plaisir la reprise de la *Dame blanche* et qui ne se lassent pas d'entendre fredonner les mélodies de Gounod :

O Magali, ma bien-aimée,
 Fuyons tous deux sous la ramée...

Sans doute, à présent que le voilà Président de la République, il aura l'applaudissement plus ecclésiastique et il ne distinguera plus entre les écoles, mais il y a des airs qui sont évocateurs, et la chanson de Magali ou le chœur des Magnanailles rappelleront toujours à M. Loubet la ferme de Marsanne, où habite la vieille mère, là-bas, au bon Midi ensoleillé, parmi les mûriers et les oliviers, dans un paysage de verdure qu'entre-croisent des routes toutes blanches de poussière.

Il n'est pas dit qu'on ne revienne quelque jour M. Loubet à Marsanne, où bien souvent déjà il est allé. Et quel honneur, alors, pour le petit village où tout le monde connaît le Président, et où il connaît tout le monde ! Évidemment, les bonnes gens du pays n'osent plus l'aborder avec la familiarité d'autrefois. Mais il saura bien les mettre à l'aise, et il restera toujours pour eux le « monsieur Loubet » que le Figaro dépeignait hier, conseiller général de la Drôme, maire de Montélimar, n'étant jamais aussi heureux que lorsqu'il pouvait arper en costume de campagnard, le chapeau de paille sur la tête, de gros souliers aux pieds, les bois ou la plaine, dans cet air pur du sol natal, où il semble que tous les soucis s'envolent !

Ce sont ces voyages-là qui tenteront M. Loubet, beaucoup plus que les voyages officiels en grande pompe et à grand orchestre. Mais on peut être certain, cependant, qu'il ne se dérobera pas aux nécessités de sa fonction. En assumant cette lourde charge, il savait bien qu'il sacrifierait tout son repos et beaucoup de son bonheur intime. On n'a pas assez remarqué un détail très significatif de cette journée de vendredi qui fut, pour M. Loubet, la veille des armes. Il avait résisté toute la matinée aux sollicitations de ses amis politiques, et le bruit même s'était ainsi répandu que son refus était définitif.

Dans l'après-midi, les groupes du Sénat et de la Chambre se mirent en mouvement, livrèrent plusieurs assauts sans pouvoir obtenir encore une adhésion formelle. Et ce ne fut que plus tard qu'on apprit l'acceptation, dans une petite note très discrète que publièrent les journaux du soir : « Après une conférence avec sa famille, M. Loubet s'est décidé à accepter la candidature. » Ce que fut cette dernière conversation, conseil de famille autrement important que bien des conseils des ministres, on peut l'imaginer sans peine quand on revoyait cet intérieur calme et paisible que M. Loubet va quitter dans quelques jours, et où il aura certainement passé les heures les plus tranquilles de sa vie politique.

« On sait ce qu'on perd, dit le proverbe, on ne sait pas ce qu'on gagne. » Le nouveau Président a déjà commencé à en faire l'expérience, mais il avait d'avance mesuré l'étendue du sacrifice, et c'est au devoir plus qu'à l'honneur qu'il a marché. Ceux qui le connaissent, ceux sur tout qui l'ont vu grandir et l'ont suivi dans toute sa carrière sont bien tranquilles sur son compte. Ils savent qu'il a en lui, contre les agitations de la vie, une grande force : sa conscience ; et autour de lui, de puissants et chers réconforts, des gens qui l'aiment, un foyer tranquille et sûr, où il peut se reposer des orages et les braver, comme en ces soirs de bourrasque où, tout près d'un bon feu, sous la bonne lampe familiale, on écoute, indifféremment, le vent et la pluie qui font rage contre les vitres...

Jean de Marsanne.

Échos

La Température

La journée a été sombre, froide et brumeuse, cependant on ne signale pas de pluie en France. Mais la température s'est sensiblement abaissée sur nos régions : hier, le thermomètre indiquait 20 au-dessus le matin et 100 vers midi ; on notait 150 à Alger et 160 au-dessous à Moscou.

En France, un temps nuageux ou brumeux est probable. Dans la soirée, le thermomètre était à 80 et le baromètre, vers minuit, se tenait à 762mm.

Monte-Carlo. — Thermomètre : le matin à huit heures, 120 ; à midi, 170. Soleil printanier.

ON VA ÊTRE SAGE

Pour une fois que le Parlement français réuni en Congrès observe strictement les règles de la hiérarchie, il n'a vraiment pas de chance. Le premier personnage de l'État français disparaît. En un tour de main, et sans compétition, on fait passer au premier rang celui qui était au second. On remplace le Président de la République par le président du Sénat. Et voilà que les badauds de Paris s'amuse à le siffler ! C'est à dégoûter de la hiérarchie.

Je sais bien que les manifestants de samedi et ceux d'hier appartiennent presque tous à cet heureux âge où l'on est encore à peu près irresponsable, entre les bancs de l'école primaire et la caserne. Je les ai vus. C'étaient des gamins. Malheureusement, c'est un peu le vice des démocraties

que les hommes d'État soient obligés de compter avec les mitrons.

C'est pour cela que les gens instruits qui ont conquis l'oreille des mitrons sont bien coupables lorsqu'ils s'amuse à égarer ce facteur important de la politique.

L'aventure de cette élection présidentielle n'aura probablement pas de lendemain, mais elle restera comme un bel exemple de fantaisie inventive chez quelques dilettantes et de crédulité ignorante chez les gens de l'asphalte.

Personne n'a pu articuler un fait quelconque prouvant que le nouveau Président fut acquis au dreyfusisme. Néanmoins, en quelques heures, tout ce qui manifestait parait de ce principe que cette élection était une victoire des révisionnistes, que M. Loubet était dreyfusard.

Le Comité de la Ligue de la Patrie française avait en outre décidé qu'il était bête. Sur quel examen était fondée cette appréciation ? On ne le saura jamais. Néanmoins, en quelques heures, les badauds étaient persuadés que pour remplacer le génial Félix Faure on avait nommé un crétin.

Cette proclamation de la Ligue a même produit un de ces incidents piquants qui sont seuls intéressants dans ces crânelles ineptes. Parmi les gros bonnets de la Ligue figurait l'éminent historien Albert Sorel. Cet intellectuel de marque est aussi quelque chose comme secrétaire général du Sénat.

Il a paru suffoqué que sa Ligue s'amuse à lui démolir son patron. Il ne sera probablement pas le seul à protester, car les personnages distingués qui composent le Comité ne voudront peut-être pas penser à l'indignité à tout jamais la fréquentation de l'Élysée.

Les membres du Congrès, en quittant ce palais de Versailles où venait de s'accomplir une élection, en somme insignifiante, parce que d'abord il n'y avait qu'un candidat et parce qu'ensuite les candidats possibles représentaient exactement les mêmes choses que l'Élu, se félicitaient de leur journée en se disant : Cela fera bon effet en Europe que nous ayons si vite et si facilement remplacé Félix Faure par un modéré. C'était là un bon sentiment, un sentiment qui n'est pas assez fréquemment caressé par les membres du Parlement, car s'ils pensaient plus souvent à l'étranger, ils seraient plus sages.

Quelques centaines de brailards ont fait ce qu'ils ont pu pour atténuer vis-à-vis de l'Europe ce bon effet de la journée. Ils n'ont pas réussi. Mais ils ont essayé.

Il faut espérer qu'ils s'en tiendront là et qu'ils n'obligent pas le Parlement à voter des mesures répressives, ni la police à sortir de l'indifférence dont elle a failli faire preuve samedi dernier.

Et puis, il y a l'Exposition, l'Exposition, espoir suprême du syndicat de l'ail-mentation. Que de motifs pour être sages ! On le sera. — J. CORNELLY.

A Travers Paris

Nous avons voulu savoir quelle était la nature des bulletins qui figurent au compte rendu officiel de la séance du Congrès sous la désignation de « bulletins nuls ».

Il paraît que ces bulletins portaient le nom du prince Henri d'Orléans, et on les a frappés de nullité.

Le président du Congrès a-t-il été hanté par le cauchemar d'un nouveau prince-Président ?

Le Journal officiel a publié hier matin un décret comme il n'en publie pas souvent.

C'est un décret convoquant le collège électoral de Louviers pour procéder à l'élection d'un député en remplacement de M. Thorel, élu sénateur.

Mais là n'est pas évidemment l'originalité de ce décret. Elle réside tout entière dans la façon dont il est signé. C'est en effet M. Charles Dupuy qui l'a signé deux fois, à un double titre : d'abord, comme « président du Conseil des ministres, investi du pouvoir exécutif de la République française » ; en second lieu, comme « président du Conseil, ministre de l'Intérieur et des cultes ».

A la lecture, l'effet de ces deux signatures identiques, et dont l'une contresigne l'autre, est curieux, et nous croyons qu'il faudrait feuilleter longtemps la collection du Journal officiel pour y retrouver un document de cette nature, marquant aussi simplement, en quelques lettres, la vacance du pouvoir exécutif.

La foule est parfois un peu irréflective en ses manifestations.

Avant-hier soir, lors de la rentrée à Paris du Président de la République, un grand gaillard hant en couleur criait à tue-tête, au coin de la rue Saint-Honoré :

— Vive Loubet !... Vive Loubet !...

Cette proclamation étrange, cet accent bizarre attirèrent immédiatement l'attention des autres manifestants qui, eux, poussaient des cris contraires. Mais l'homme avait de solides pommons et l'on ne parvenait pas à couvrir sa voix.

— Vive Loubet !... Vive Loubet !... hurlait-il de plus belle...

Alors la foule l'entoura en protestant : — C'est un étranger !... Il a l'accent anglais... ou allemand, peut-être !... A la porte l'étranger, à l'eau le Prussien !... Et l'autre, éperdument, s'égosillait :

— Vive Loubet !... Vive Loubet !...

La fureur des assistants devint alors indescriptible. On se rua sur le manifestant ; pour un rien, on l'aurait reconduit à la frontière. La police, heureusement, intervint, et, pour protéger le soi-disant Anglais ou Allemand, on l'amena au poste... où il démontra sans peine qu'il était de Montélimar et que c'était dans le plus pur accent du Midi qu'il acclamait son éminent compatriote, « Monsieur Loubet ! »

Comme quoi les foules sont sujettes à l'erreur et les mouvements populaires ne reposent pas toujours sur une base bien sérieuse !...

La conférence de M. Giuseppe Giacosa sur l'Art dramatique et les comédiens en Italie a eu le plus grand et le plus légitime succès.

L'éminent dramaturge a raconté, devant un public nombreux, les mœurs si curieuses des comédiens en Italie, la façon dont ils se forment, dont ils apprennent leur art et dont ils vivent. Son récit, plein de la plus chaleureuse sympathie pour ses compatriotes, a tenu le public sous le charme pendant une heure.

En terminant, M. Giacosa a rendu un hommage ému à notre grand Desclède, dont la venue en Italie, a-t-il dit, a créé la renaissance de l'art dans la Péninsule.

Le soir, un banquet a réuni autour du maître italien ses amis et les membres de la Société des Conférences qui l'avaient invité à venir à Paris.

Le banquet offert par l'Association artistique et littéraire internationale au célèbre dramaturge italien a eu lieu à l'hôtel des Sociétés savantes, sous la présidence de M. Eugène Pouillet.

Parmi les assistants, citons du côté des Italiens : MM. Mantegazza, secrétaire général du Comité de l'Exposition italienne en 1900 ; Pensò, Pellgrini, Pesce, comte Martin ; du côté des Français : MM. Marcel Prévost, Aug. Chénévier, Jules Lemaitre, Grand-Carteret, Desjardins, Souchen, Chaumat, le graveur Paulin Tasset, etc.

Répondant au toast de M. Pouillet, Giacosa a prononcé en français un speech plein de verve, de cœur et de sympathie pour la France, faisant observer que les deux peuples latins étaient comme deux frères dont l'amitié est assombrée de temps à autre par quelques nuages, sans que pour cela leurs sentiments affectueux soient atteints.

La très fine et très spirituelle allocution de Marcel Prévost n'a fait qu'accentuer encore plus la nécessité de l'union franco-italienne.

Aux Dots de l'âme, le drame récent de Giacosa, joué, comme on sait, chez Mme Auberson de Nerville, l'auteur des *Demi-Vierges* a opposé les « Devoirs de l'âme », lesquels consistent à travailler au rapprochement complet des deux peuples.

Le carnaval est fini, voici le Carême, l'époque des abstinences de toute nature pour les fidèles.

Heureusement NN. SS. les évêques n'ont jamais proscrit dans leurs mandements l'usage de l'eau de la Source Cachat, la première des eaux de table. La plupart en connaissent les mérites et lui doivent la santé.

Le boulevard, si séduisant pour les coquettes, n'est vraiment pas galant pour les gourmandes. A l'heure où ces messieurs, commodément installés, prennent un apéritif, les femmes en sont réduites à grignoter sur le pouce quelque friandise à la pâtisserie. Aussi, le Grand-Hôtel a-t-il comblé leurs vœux en ouvrant, rue Auber, en face de l'Opéra, un superbe établissement où, dans un salon luxueusement aménagé, elles pourront, tout à leur aise, se livrer aux douceurs du five o'clock.

Hors Paris

Ce qui rend le séjour des Grands Thermes de Dax si utile et en même temps si agréable aux rhumatisants et aux névralgiques, c'est la parfaite régularité de la température qui règne dans tout l'établissement. Ils sont toujours sûrs d'y trouver une atmosphère douce, moite et constamment égale, qui ne convient pas moins à leur état que la médication topique elle-même.

Sur la Côte d'Azur :

« Les nombreux dilettantes répandus sur les bords de la Méditerranée vont avoir la bonne fortune d'entendre le grand violoniste Sarasate. »

Après l'immense succès remporté hier aux Concerts-Lamoureux, le célèbre virtuose s'est mis en route pour le Midi, où il va donner de grands concerts à Nice, à Cannes et à Monte-Carlo. »

Nouvelles à la Main

Calino revient du Congrès de Versailles.

— C'est M. Loubet qui a été élu, dit-il à sa femme.

— Ah ! et comment cela s'est-il fait ?

— Eh bien, il a eu plus de voix que son concurrent...

Le Masque de Fer.

AU PAYS NATAL

(PAR DÉPÊCHE DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

Montélimar, 19 février.

L'avènement de M. Loubet à la première magistrature de la République ne semble avoir causé qu'une ivresse médiocre dans sa famille. Dès mon arrivée ici, j'ai voulu rendre visite aux rares parents que M. Loubet a conservés dans la ville dont il est maire depuis trente ans, et savoir d'eux l'impression produite à Montélimar par l'événement d'hier. Ces parents sont : un cousin germain du nouveau Président, vétérinaire à Montélimar, et son beau-frère, M. Picard, quincaillier et marchand de fers. Ces messieurs étaient déjà partis pour Marsanne, le petit village où est né M. Loubet et où sa mère continue de résider. Ils allaient passer là-bas l'après-midi avec leur famille. Je les ai rejoints.

Marsanne est à quinze kilomètres de Montélimar. On y arrive, par une belle route bordée de mûriers, parmi les prairies qu'étoile déjà de ses jolies taches blanches, à perte d'horizon, la floraison des pêchers et des amandiers. Marsanne adosse pittoresquement à la montagne la pyramide de ses maisonnettes de pierre. Du bout de la grand-place, où les jeunes gens jouaient aux boules tout à l'heure et que dominent les ruines du vieux château et l'amas des constructions superposées avec leurs loggias blanches et leurs toits aplatis que borde un triple feston de tuiles, elle apparaît comme un très vieux village d'Espagne repeint à neuf et rapiécé.

La propriété de Mme Loubet est à deux kilomètres de là, environ, et en plein désert de prairies. On y arrive par un sentier bordé de peupliers et que coïtoie un cours d'eau. C'est une assez vaste ferme formée de deux corps de logis en équerre et dont le rez-de-chaussée ne comprend que des écuries, des étables et des granges ouvertes sur la cour intérieure par cinq portes trapèzes à double battant. L'animation règne dans cette cour :

Des poules, des porcs y flânent au soleil. Des voitures annoncent la présence de visiteurs venus de la ville, et précisément voit le beau-frère du nouveau Président. Il nous informe que Mme Loubet, malgré ses quatre-vingt-six ans, a vaillamment supporté les émotions d'hier. C'est à quatre heures que lui est arrivé, signé de son petit-fils, le télégramme qui annonçait la bonne nouvelle ou plutôt la grande nouvelle, car il ne semble pas, je le répète, qu'on s'en réjouisse prodigieusement ici.

M. Picard accepte cet événement avec philosophie :

— Je suis marchand de fers, me dit-il, que voulez-vous que je gagne à ce que mon beau-frère, qui était président du Sénat, devienne Président de la République ? J'ai trouvé dans mon courrier de ce matin trois lettres de gens qui me demandent des bureaux de tabac. C'est évidemment le seul profit que je tirerai de cette affaire. On me croira un homme influent et j'aurai sur le dos des gens qui, auparavant, me laissaient tranquille.

Le cousin vétérinaire n'est pas plus gai. Il dit :

— On le voyait souvent ici, c'était notre joie, ces visites ! Maintenant, quand le reverrons-nous ?

J'ai demandé à saluer Mme Loubet, et ses parents veulent bien m'introduire auprès d'elle. La vénérable femme habite, au premier étage de sa ferme, une chambre qu'un escalier de bois massif relie à la cuisine du rez-de-chaussée. Le lit est dans un coin de la pièce. Au centre, une table ronde et quelques chaises — des murs presque nus. Sur la cheminée, une image de sainteté. Au-dessus de la petite chaise où Mme Loubet est assise est accrochée la photographie de son mari, elle me la désigne tout de suite du doigt.

— Vous ne le connaissez pas ? me dit-elle avec un sourire de bonté.

Elle est assise sur sa chaise, très droite, malgré ses quatre-vingt-six ans ; elle porte un bonnet blanc largement évasé et dont les brides se nouent en éventail sous la figure rose et toute ronde, éclairée de ces beaux yeux francs du Midi que l'âge n'éteint pas ; autour de la taille, un tablier de cretonne bleue étale ses plis tout neufs. Il est impossible d'être plus gentiment et plus loyalement paysanne.

Quelqu'un explique à Mme Loubet que j'ai vu son fils hier, à Versailles, qu'il était bien portant et semblait satisfait. A ce mot, elle lève sur moi des yeux surpris et un peu tristes, et elle répète :

— Satisfait, satisfait ! Moi, je ne suis pas satisfaite !

Et c'est enfin la seule impression que lui ait laissée l'événement d'hier. Elle a dit, parait-il, en recevant le télégramme de son petit-fils : « Ah ! le pauvre ! Que d'ennuis il va avoir ! » Pas une parole d'orgueil, rien que la crainte de voir son gargon « ennuyé ». N'est-ce pas charmant ?

En quittant la ferme, je suis allé demander, à la mairie, communication du registre d'état civil où s'inscrit l'acte de naissance du nouveau Président. Le voici. Il est le registre de l'année 1838 :

L'an 1838, le 31 décembre à neuf heures du matin, par-devant nous Henry-Xavier Jarras, adjoint remplissant par délégation de M. le maire les fonctions d'officier de l'état civil de la commune de Marsanne, chef-lieu de canton, département de la Drôme, ont comparu : Sieur Antoine-Auguste Loubet, âgé de trente ans, propriétaire, habitant au territoire de Marsanne, lequel nous a présenté un enfant de sexe masculin né le 30 de ce mois, à cinq heures du soir, de lui déclarant et de Marie-Marguerite Nicolet, son épouse, et auquel il a déclaré donner les prénoms de Emile-François, lesdites déclarations et présentations faites en présence des sieurs Joseph-Jacques Lorelle, âgé de quarante-deux ans, notaire, et Joseph Olivier, âgé de trente-sept ans, propriétaire, domiciliés l'un et l'autre à Marsanne ; et ont les témoins signé avec nous et le déclarant le présent acte de naissance après que lecture leur en a été faite.

L'acte de baptême ouvre le registre de l'année 1839 :

L'an 1839 et le 2 janvier, a été baptisé Emile-François Loubet, né du 30 décembre, fils légitime de M. Jean-Antoine-Auguste Loubet et de dame Marie-Marguerite Nicolet. Le parrain : Jean-François Nicolet, grand-père ; la marraine : Elisabeth Jarras, grand-mère, cette dernière illettrée.

Le vénérable curé doyen, M. l'abbé Benoît, a bien voulu m'autoriser à en prendre copie chez lui ; puis, comme nous traversons la petite église :

— Tenez, me dit-il, les Loubet ont icides souvenirs précieux. Voici la plaque commémorative qui marque que ce fut M. le maire Auguste Loubet qui, en 1847, fit commencer la construction de notre église — et voici maintenant la place où son fils, M. Emile Loubet, notre nouveau Président, regut le baptême.

Il est bien modeste, mon baptistère, monsieur, bien modeste ! Ah ! quel beau

cadeau M. Loubet pourrait nous faire là, s'il voulait. En attendant, nous avons dit un *Te Deum* pour lui, tout à l'heure. »

Mais les braves gens de Montélimar ne veulent pas laisser à ceux de Marsanne tout l'honneur de célébrer l'avènement de M. Loubet. Eux aussi ont fleuri de drapeaux les fenêtres de leurs maisons et, à l'heure où je vous télégraphie, les roulements des tambours et les sonneries d'une retraite aux flambeaux mettent en émoi Montélimar.

Emile Berr.

LE PRÉSIDENT LOUBET

Au Petit-Luxembourg

Le Président de la République n'a point quitté hier le palais sénatorial, où il a reçu un grand nombre de ses électeurs de la veille.

Il n'a point manqué de causer avec eux des incidents et des crises divers qui ont suivi son élection.

Nous pouvons affirmer que, loin de le décourager, ils ont développé chez lui des forces nouvelles.

Il a dit textuellement à un personnage des plus importants :

— Oui, cela a ressemblé à un défi. Je le relève. Je n'ai point souhaité, surtout en de telles circonstances, d'être Président de la République. Ceux qui ont voté pour moi peuvent compter sur leur élu. Ils ont parlé quelquefois de ma bonté. Je les étonnerai par ma force de résistance. (Sic.)

Et il a fait remettre à M. le président du conseil :

20,000 fr. pour les pauvres de Paris.

A M. le directeur de la Compagnie de l'Ouest :

500 fr. pour les employés du train qui l'ont ramené de Versailles à Paris.

palités de Montélimar, Crest (Drôme), Rouen, Belfort, Béziers, Agde, Moulon (Ardennes), Tain (Drôme), Lisièreux, Aubagne, Angoulême, Montpellier, Aix, Bayonne, Valence, Montagnier, Aix, Noyons, Toulouze, Bohain, Castelsarrasin, Le Havre, Biarritz, Angers, Die, Saint-Gervais (Drôme), Saint-Vallier, Gien, Notre-Dame-de-Vaux, La Batte-Rolland, Marsanne, Saint-Etienne, Saint-Nazaire, Salles (Aude), Mostaganem, Pontcharra, Périgueux, Châteauneuf-Chiron, La Chapelle-en-Vercors, Troyes ; Citons encore les adresses des municipalités de Cherbourg, Grasse, Bagnères-de-Luchon, Bourg-les-Valence, Gravelines, Ussel (Corrèze), Gravelles, Bègles, Wassy, Arcachon, Montbrun-les-Bains, Pré-en-Pail, Saint-Euz, Albertville, Tonnerre, Andancette, Montfaucon (Meuse), Bourg, Thérond, Buchy, Romans, Saclay, Saillans, Revel, Villeneuve-Saint-Georges, Faveau, Bouffier, Vienne (Isère), Grand-Serre (Drôme), Rosendal, Stora, Tarascon, Pierrelatte, Hervin, Bourg-de-Péage, Lorient, Alex, Mende, Apt, Castres, Beaumont-les-Vallées, Châteauneuf d'Isère, Sarraz, Beaume-les-Dames, etc.

Le maire de Grenoble a adressé au Président de la République la dépêche suivante :
La population de Grenoble est heureuse et fière de l'élection du Dauphinois Loubet à la présidence de la République. Le maire et la municipalité ont le plaisir d'agréer leurs respectueux hommages et l'expression de leur vive sympathie.

En même temps que ces télégrammes des municipalités, sont arrivées un nombre énorme de dépêches de félicitations provenant de la plupart des Chambres de commerce, des syndicats agricoles et des associations républicaines de France.

Dans la journée, le flot des télégrammes n'a cessé de monter. Le Khédive a envoyé la dépêche suivante :

A l'occasion de votre élévation à la présidence de la République française, je vous prie d'agréer mes plus sincères félicitations, avec l'expression de tous mes vœux pour le bonheur et la prospérité de la France.

ABRAS HILALI.

Le Bey de Tunis a fait télégraphier :

S. A. le Bey et son fils le prince héritier Mohammed-bey me demandent de vous transmettre leurs félicitations et leurs souhaits personnels à l'occasion de votre élévation à la présidence de la République.

Le prince Malik Mansour Mirza, fils du shah de Perse, qui se trouvait récemment encore à Paris, télégraphie de Nice :

Votre nomination à la présidence de la République me fournit l'occasion de venir en ce jour-ci féliciter la France de son digne choix, qui vient d'avoir un nouveau chef pour son bonheur, et vous prie d'agréer mes vœux les plus sincères pour la prospérité et le bien-être de la nation dont vous êtes le digne représentant, ainsi que pour votre bonheur et santé.

MALEK MANSOUR MIRZA.

D'autre part, les adresses suivantes ont été remises, dans l'après-midi, au palais du Luxembourg, au nom du Conseil général de la Seine et du Conseil municipal de Paris :

Le président du Conseil général de la Seine à l'honneur d'adresser à M. Emile Loubet, Président de la République, les sincères et respectueuses félicitations des représentants de la population parisienne.

THUILLIER.

Le président du Conseil municipal de Paris à l'honneur d'adresser à M. Emile Loubet, Président de la République, les sincères et respectueuses félicitations des représentants de la population parisienne.

NAVARRÉ.

Quai d'Orsay

Durant toute la journée, le personnel s'est tenu à la disposition du nouveau Président, agents et huissiers étant placés aux postes qui leur ont été assignés pour le séjour qu'il doit faire au ministère des affaires étrangères, mais M. Loubet n'y a point paru de la journée. Il a l'intention de n'y venir que pour les réceptions officielles. C'est là qu'il recevra aujourd'hui des mains du général Dayot, grand chancelier, le collier de grand maître de l'ordre de la Légion d'honneur.

A chacune des portes du palais, deux registres ont été apposés, l'un pour le Président de la République, l'autre pour Mme Loubet. Ils ont été vides et couverts de signatures.

Le siège de M. Loubet au Sénat

Pour la première fois depuis l'origine des institutions actuelles, le Président de la République a été pris dans les rangs du Sénat. Des six prédécesseurs de M. Loubet à la première magistrature de l'Etat, un, le maréchal de Mac-Mahon, n'appartenait pas au Parlement. Toutefois, il avait été sénateur du second Empire. Les cinq autres, MM. Thiers, Grévy, Carnot, Casimir-Perier et Félix Faure, étaient députés au moment de leur élection à la présidence de la République.

M. Loubet, en prenant possession de la présidence de la République, laisse vacant un siège de sénateur. Il y a pourtant une remarque à faire à ce sujet. La Constitution n'a fixé aucune condition d'éligibilité, ni aucun cas d'incompatibilité en ce qui concerne la première magistrature de la République. Il n'est dit nulle part que le nouveau Président de la République — s'il est choisi dans le Parlement — doive se démettre de son mandat législatif ou sénatorial.

C'est la force des choses seule qui détermine le nouveau Président à résigner son mandat parlementaire. Toutefois, il semble qu'on puisse déduire cette obligation d'une disposition constitutionnelle indirecte. Il s'agit de l'article 6 de la loi constitutionnelle du 16 juillet 1875 sur les rapports des pouvoirs publics. Cet article dispose que le Président de la République ne peut communiquer avec les Chambres que par voie de messages qui sont lus à la tribune par un ministre.

Il s'ensuit nécessairement que le Président de la République ne peut venir en personne dans l'enceinte d'une quelconque des deux assemblées législatives. Cependant les rigoristes du droit pourraient prétendre que le Président de la République — à défaut d'interdiction formelle — pourrait conserver le mandat de député ou de sénateur, à condition de ne jamais siéger.

Mais c'est là de la casuistique sans intérêt. En fait, la jurisprudence s'est établie d'une manière continue depuis le 30 janvier 1879, jour où M. Grévy fut élu Président de la République par première application de la Constitution de 1875.

M. Grévy s'est démis de son mandat parlementaire, et tous ses successeurs ont fait de même.

Seul M. Thiers a continué à siéger à l'Assemblée nationale, quoique chef du pouvoir exécutif de la République. Mais il n'était alors que le délégué de l'Assemblée souveraine et aucune Constitution n'établissait de règle à cet égard.

M. Loubet se démettra donc de son mandat de sénateur ; en outre, il doit se démettre de ses fonctions de membre et de président du Conseil général de la Drôme et de maire de Montélimar.

Le Message

Ajoutons que c'est demain mardi que le nouveau Président de la République enverra son message aux Chambres. Les ministres se réuniront demain matin en conseil sous sa présidence et il leur soumettra le texte de son message, qui devra être contresigné par M. Charles Dupuy, président du Conseil.

M. Albert Sorel et M. Jules Lemaitre

On a lu la note que M. Jules Lemaitre a publiée dans l'*Echo de Paris* au sujet de l'élection de M. Loubet, dans laquelle il était dit :

Nous ne voulons pas de M. Loubet, parce qu'il est d'une trop notoire insuffisance intellectuelle. Nous ne voulons pas de lui, parce que, qu'il le veuille ou non, il est le candidat des « panamistes » et des « dreyfusistes ».

Un rédacteur du *Rappel* a vu hier M. Albert Sorel, un des signataires du manifeste de la Ligue et secrétaire général de la présidence du Sénat, et lui a demandé quel était son sentiment sur la note de son confrère de l'Académie française. M. Albert Sorel s'est, d'après le rédacteur du *Rappel*, exprimé en ces termes :

Je vous avoue, a dit l'éminent historien, que ce n'est que très tard dans la journée que j'ai eu connaissance de la note qui fait le sujet de notre conversation. Je l'ignorais et je n'ai pas besoin de vous dire que j'en désapprouve formellement l'esprit.

D'ailleurs, remarquez que c'est au mois de décembre dernier que j'ai adhéré au programme de la Ligue de la Patrie française, parce que ce programme me semblait, par son caractère d'association d'entraide entre les partis divisés et paraissant offrir un terrain d'entente à toutes les bonnes volontés. Je n'ai pas cru devoir alors refuser mon concours à une œuvre ainsi comprise.

Mais n'oubliez pas que ceci se passait en décembre — il y a deux mois — et que rien ne pouvait faire prévoir l'attitude que la Ligue allait prendre et le rôle qu'elle allait jouer dans les troubles de l'heure présente. Quant à moi, qui ai pour principe de demeurer un témoin impartial et muet des événements politiques, je n'ai voulu me mêler en rien à ce qui se faisait chez elle et par elle, et vous ne trouverez, en dehors de ma signature au bas de son programme initial, nulle de ses manifestations dans laquelle je sois engagé.

A un rédacteur du *Temps*, qui est allé le voir, M. Albert Sorel a répondu qu'il n'avait nullement entendu s'engager dans une association politique ; aussi n'a-t-il pas adhéré aux statuts de la Ligue qui s'est constituée le 27 janvier. S'il y avait adhéré, il aurait donné sa démission, et il a écrit dans ce sens, avant-hier soir, à M. Jules Lemaitre.

La Ligue de la Patrie française s'est réunie hier, comme nous nous l'avions annoncé, et voici le procès-verbal qu'elle nous communique :

« Le Comité de la « Patrie française », réuni en séance extraordinaire le 19 février, à trois heures, chez M. François Coppée, a adopté à l'unanimité l'ordre du jour suivant :

« Le Comité de la « Patrie française », ému des intrigues parlementaires d'une faction qui a voulu faire de l'élection présidentielle un nouvel élément de ses menées antinationales, souhaite que le nouveau chef de l'Etat se dégage de toutes les compromissions, prenne une claire conscience de ses devoirs envers la patrie et l'armée, et soit fermement résolu à user de tous les pouvoirs que la Constitution lui laisse pour mettre un terme à la funeste agitation dont souffre le pays. »

Etaient présents : MM. Maurice Barrès, Cavallin, Clunet, François Coppée, Crouslé, Dausset, Bataille, Domergue, Forain, Girard, Jeantet, Jules Lemaitre, Lognon, de Mahy, colonel Moré, Pernier, Picard, Plessis, Pujol, Rambaud, Syveton, Vaugeois.

On remarquera avec plaisir qu'il y a une différence très sensible entre les menaces de la veille et les conseils du lendemain.

Les vœux nouveaux de la « Ligue de la Patrie française » ont cela de bon que chacun peut se les approprier. Et M. Sorel lui-même ne les désavouerait pas.

X. Y. Z.

LES MANIFESTATIONS DANS PARIS

Il était impossible que la soirée mouvementée de samedi n'eût pas son contre-coup hier dimanche.

Aussi M. Charles Blanc, préfet de police, avait-il ordonné de très importantes mesures de précaution.

Le siège principal du tumulte étant le boulevard Montmartre, les postes de la rue Drouot, de l'Opéra et de la Banque avaient été renforcés de gardes municipaux à pied et à cheval. Sur plusieurs autres points, les brigades de gardiens de la paix étaient consignées au grand complet.

Les manifestations ont commencé de bonne heure au quartier Latin. Des trois heures, un groupe d'étudiants a descendu le boulevard Saint-Michel en criant : « Panama ! ». Ils sont allés jusqu'à la place de l'Hôtel-de-Ville et sont revenus au Quartier sans incident.

Les plébiscitaires de la Seine ont tenu vers deux heures une réunion pour protester contre le Congrès de Versailles.

Ils ont acclamé le baron Legoux comme président, avec MM. Farnier et Halévy comme assesseurs ; puis, après les discours très applaudis du président, de MM. Lasies, député du Gers, Richard, Mora de Stalder et Cuneo d'Ornano, l'ordre du jour suivant est unanimement voté :

Les citoyens réunis au nombre de cinq mille, salle des Mille-Colonnes, à la suite de l'élection de M. Loubet comme Président de la République, Déclarent que l'élection de samedi a été

faite contre la volonté formelle de la nation et en violation des droits de l'homme et du citoyen.

Et affirmant que le peuple seul a le droit de nommer le Président de la République.

Un important service d'ordre avait été organisé pour la soirée, deux compagnies de gardes républicains et trois brigades d'agents, mais on n'en a pas moins crié à tue-tête : « Démission ! A bas Loubet ! Démission ! »

A cinq heures et demie, un autre groupe d'environ quatre-vingt personnes, venant de la salade des Mille-Colonnes, où avait eu lieu la réunion des Comités plébiscitaires, est arrivé au pont Solferino, drapeau tricolore en tête, se dirigeant vers la place de la Concorde. Les gardiens de la paix leur ont barré le passage. Une bagarre s'est produite, au cours de laquelle celui qui portait le drapeau l'a jeté sur la tête d'un agent et s'est sauvé. Une dizaine d'arrestations ont été opérées.

A sept heures, une bande d'une centaine d'individus est arrivée faubourg Montmartre manifestant devant le *Journal du Peuple* qui avait arboré une grande pancarte avec cette inscription : « A bas la calotte ! Elle a été dispersée par la police.

Enfin, à neuf heures, a commencé la grande manifestation attendue, celle du boulevard Montmartre. Devant la *Libre Parole* et la brasserie de Maxéville qui devient légendaire, les curieux se sont rassemblés et les cris : « Panama ! les chants *Conspuez Loubet* et *il donnera sa démission*, tondeine ! » ont retenti.

M. Blanc, préfet de police, entouré de tout son état-major, a fait déborder le boulevard dont les deux bouts ont été barrés par la garde à pied et à cheval, et les rues adjacentes par des cordons d'agents. Mais cela n'a pas arrêté les chanteurs de la brasserie de Maxéville, qui, bien que ne se trouvant plus en présence que de la police, de la presse et de quelques curieux privilégiés ou habitants du boulevard, ont continué leurs chants, variant de temps en temps par la *Marseillaise*, l'*Antijuvénile*, etc.

Cela a duré jusqu'à une heure du matin.

Pendant que cette scène, agrémentée de quelques discussions entre loubetistes et antiloubetistes, se passait sur le boulevard Montmartre, une bande assez nombreuse parcourait les alentours.

Cette bande a tenté d'abord de pénétrer sur le boulevard, à l'angle de la rue de Richelieu. Repoussée, elle a fait le tour par la rue Drouot, le faubourg Montmartre. Après une manifestation rue Richelieu, devant les bureaux de la *Lanterne*, elle a fait une seconde tentative infructueuse en haut du boulevard. Elle a alors remonté le boulevard Poissonnière, criant : « Panama ! » et brandissant des journaux en guise de torches. Puis elle a fait un nouveau détour pour pénétrer par la rue Vivienne. Une solide barrière de gardiens de la paix l'a refoulée vers la Bourse.

Dans la bagarre qui s'est produite, il y a eu quelques blessés — très légèrement. Plusieurs arrestations ont été opérées.

A dix heures et demie, une bande de contre-manifestants, anarchistes ou socialistes, au nombre de quarante environ, s'est portée devant le *Petit Journal*, rue Lafayette, où ils ont crié : « A bas la calotte ! » les uns ont lancé des pierres dans les vitres du premier étage, tandis que d'autres cassaient à coups de gourdin celles du rez-de-chaussée.

A l'arrivée des gardiens de la paix requis en toute hâte, ces individus ont pris la fuite et sont allés à l'*Antijuvénile*, rue Condorcet, où ils ont également jeté des pierres. Puis ils sont revenus, plus nombreux, au *Petit Journal*.

Cette fois, il y avait des agents en nombre suffisant, et les briseurs de vitres ont dû battre en retraite.

Une heure plus tard, une autre troupe, la même peut-être, qui avait dû se reformer dans cette rue le numéro 8, on avait disposé à l'une des fenêtres du troisième étage, des avant-hier soir, un transparent lumineux représentant le portrait de Monseigneur le duc d'Orléans avec, au-dessous, en gros caractères noirs : « Le duc d'Orléans. Les cris les plus variés, dans lesquels dominaient ceux de : « Vive la République ! » ont été proférés. La police a rapidement dissipé les manifestants.

Au quartier Latin, peu de manifestations. C'est en petits groupes que les étudiants se sont proménés en criant : « Vive l'armée ! » Mais aucun cri n'a été poussé.

Quelques individus louches, rôdeurs de barrière ou habitués de la place Maubert, ont tenté de parcourir le boulevard Saint-Germain et de se rendre du côté des boulevards aux cris de : « A bas les juifs ! Panama ! Panama ! »

La police les a refoulés et a opéré quelques arrestations dont la plupart seront maintenues, la plupart des personnages, moins que recommandables, arrêtés ayant été trouvés porteurs de couteaux-poignards, coups-de-poing américains ou revolvers.

A minuit et demi, avant de faire lever les barrages, M. Charles Blanc, préfet de police, accompagné de MM. Touny, directeur de la police municipale ; Laurent, secrétaire général, et Noriot, commissaire divisionnaire, s'est rendu au poste de la rue Drouot où quatre-vingt arrestations avaient été opérées.

Il a interrogé quelques-uns des prisonniers et s'est retiré après avoir donné des ordres.

A la dernière heure, on évalue à cent soixante-dix le nombre des arrestations opérées dans la journée de dimanche.

Georges Grison.

Avant les Funérailles

A l'Elysée

Hier, à neuf heures du matin, quand on a ouvert au public les portes de l'Elysée, une queue énorme s'allongeait déjà derrière le mur du jardin.

A onze heures, on a interrompu le défilé. La mise en bière avait été, en effet, résolue pour onze heures et demie. Cette cérémonie a été précédée d'une messe dite dans la chapelle de l'Elysée.

Après avoir assisté à l'office, Mme Félix Faure, Mlle Lucie Faure et Mme Berge se sont rendues dans la chapelle ardente, où elles ont dit au défunt l'adieu suprême. M. Berge les a reconduites dans leurs appartements, puis est retourné auprès du lit funéraire, autour duquel se trouvaient, ainsi que tous les membres de la maison militaire, MM. Le Gall et Blondel, M. Charles Dupuy, président du Conseil, qui accompagnait M. Legrand, sous-secrétaire d'Etat.

A l'aide de ciseaux, M. Berge a pris plusieurs mèches de cheveux au défunt, puis il a déposé un baiser sur la main gauche de M. Félix Faure. MM. Le Gall et Blondel, secourus par les larmes, ont fait de même.

On a alors procédé à la mise en bière. Le cercueil de chêne, doublé de plomb, est garni à l'intérieur de satin blanc et à l'extérieur de velours noir avec appliques d'argent.

On y a déposé le corps de l'ancien Président de la République, revêtu de son habit et portant en écharpe le grand cordon de la Légion d'honneur, puis on a soudé, sur les rebords du métal intérieur, un couvercle également de plomb, percé, au-dessus de la tête, d'une ouverture remplie par une plaque de cristal.

Au-dessus de ce plomb a été vissé ensuite le second couvercle garni de velours noir à larmes d'argent.

A la hauteur de la poitrine, une plaque d'argent porte cette inscription :

FÉLIX FAURE

Président de la République

Grand maître de l'Ordre de la Légion

d'Honneur

Né le 31 janvier 1841

Décédé le 16 février 1899

Après que la bière eut été mise sur le catafalque, puis recouverte sur sa partie inférieure d'un drapeau tricolore, et qu'on eut posé sur le cœur un crucifix, tous les témoins se retirèrent, et le public fut de nouveau admis à défilé dans la chapelle ardente. Il était midi et demi. Le défilé dura jusqu'à six heures. D'après les pointages des agents placés à la porte du jardin, plus de cent mille personnes ont rendu hier hommage au Président Félix Faure.

Parmi les visiteurs, M. Savorgnan de Brazza, MM. Le Hérisse, député d'Ille-et-Vilaine ; Jaltout, Gavarrin, ministre plénipotentiaire ; Monod, directeur des services d'hygiène ; Cavard, etc.

A une heure, on apporte sur la bière une gerbe de lilas naturel — la fleur que préférait le défunt.

Sur le crêpe, on lit : « Mlle Lucie Félix Faure. »

Quelques instants après, arrive une énorme couronne de roses, lilas et glycines dont le ruban porte ces mots :

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

AU PRÉSIDENT FÉLIX FAURE

On vient déposer également, autour de la bière, des couronnes de Bulgarie, de plusieurs cités suisses, de M. A. Delpech, sénateur de l'Ariège, d'une société de tir de Foix, etc.

On en annonce qui sont parties de Cronstadt et de Peterhof.

A trois heures entrent à l'Elysée M. Charles Dupuy et tous les ministres. Ils demandent à présenter leurs respects à Mme Félix Faure, auprès de qui les introduit M. Le Gall.

Mme Félix Faure s'excuse de son trouble. Le président du Conseil la remercie du violent effort qu'elle veut bien faire pour recevoir les membres du cabinet qui ont considéré comme un devoir de se rendre en corps auprès d'elle.

Elle saisit les deux mains de M. Charles Dupuy, et lui dit textuellement, avec une grande effusion :

— Je sais, monsieur le président du Conseil, toute la peine que vous vous êtes donnée pour apaiser les difficultés qui préoccupaient tant M. Félix Faure... Il me l'a dit et je tiens à vous le répéter. Je tiens à vous en exprimer, ainsi qu'à vos collaborateurs, toute ma reconnaissance.

Les yeux de Mme Félix Faure rencontrent ceux de M. de Freycinet. Elle lui prend les mains.

Ah ! vous aussi, monsieur le ministre de la guerre, vous avez eu beaucoup de mal ! J'ai vu tous vos efforts. Merci, merci !

Elle serre non moins chaleureusement les mains de M. Georges Leygues, dont la femme est une des meilleures amies de ses filles ; puis les mains de MM. Peytral, Edouard Lockroy, etc. Elle pense même à demander à M. Legrand des nouvelles de la santé de son fils.

Les ministres prennent congé d'elle. Après leur départ, nous nous informons des intentions de Mme Félix Faure, que naturellement le nouveau Président laissera à l'Elysée tant qu'elle désirera y rester.

Avant d'être ministre de la marine, M. Félix Faure s'était rendu acquiescent d'un petit hôtel, rue de Madrid. C'est là, dit-on, que se retirera sa famille.

Les condoléances

Mme Félix Faure a reçu les télégrammes suivants :

C'est du fond de mon cœur que je vous exprime, Madame, toute la part vive et sincère que je prends à votre grande douleur, la mort si subite du Président m'a profondément émue et affligée.

Maria FRODOVNOVA.

Constantinople, 17 février.

J'apprends à l'instant avec la plus grande émotion la nouvelle de la mort de votre illustre époux.

Je m'empresse de vous exprimer mes regrets sur ce douloureux événement.

ABDUL-HAMID.

Copenhague, 17 février.

Suivant mon cœur, je m'empresse d'exprimer à Madame la vive part que je prends à la perte déplorable dont le ciel vient de combler votre cœur et celui de toute la France.

CHRISTIAN.

Saint-Petersbourg, 17 février.

La grande-duchesse et moi prenons la plus vive part à votre perte douloureuse.

VLADIMIR.

Cottigné, 17 février.

Profondément ému par la mort si soudaine de M. Félix Faure, votre époux, je prends, Madame, une très grande part au malheur qui vous frappe, ainsi que votre famille, dans votre plus chère affection et envoie à la France son bien-aimé chef.

NICOLAS.

Pretoria, 17 février.

C'est avec une grande douleur que je viens d'apprendre la triste nouvelle du décès de votre mari, et je vous donne l'assurance de ma sympathie la plus sincère.

Avec la perte irréparable que vous a si subitement frappée, que Dieu vous accorde de la force et des consolations dans ces temps d'épreuve.

Président KRUGER.

Le maire de Saint-Petersbourg a télégraphié :

La douleur de la France est la nôtre. La perte qui vient de frapper votre pays a trouvé un écho dans tous les cœurs russes dévoués au noble peuple français. Le séjour de M. Faure parmi nous a laissé des souvenirs qui resteront ineffaçables et qui occuperont une des plus belles pages dans l'histoire de notre cité. Le Conseil municipal de Saint-Petersbourg, à l'unanimité, exprime à la France ses sentiments de profonde condoléance et vous prie, monsieur le président, d'être auprès des Chambres l'interprète de la part sincère que la capitale de toutes les Russies prend au deuil dans lequel la mort du Président de la République a plongé la France.

P. LELIANOFF,

Maire de la ville de Saint-Petersbourg.

S. M. le roi de Danemark a chargé le maréchal de sa Cour de porter ses condoléances au ministre de France à Copenhague. Le prince royal et son fils le prince Christian ; la princesse Valdemar, accompagnée de son frère, le prince Jean d'Orléans ; le ministre des affaires étrangères de Danemark et les membres du corps diplomatique sont allés en personne à la légation de France exprimer leurs condoléances.

La grande-duchesse de Mecklembourg-Schwerin et la grande-duchesse de Saxe-Gotha-Gotha, actuellement sur la Côte d'Azur, ont adressé au préfet des Alpes-Maritimes leurs condoléances.

Le contre-amiral russe Skrydloff, arrivé hier à Villefranche avec la canonnière *Donetz*, a manifesté également ses regrets.

Ajoutons que, par respect pour la France et par déférence pour le deuil national français, le banquet des « American University Club », qui devait avoir lieu mercredi au Grand-Hôtel, est remis au 1^{er} mars prochain.

Les missions spéciales aux obsèques

L'empereur de Russie sera représenté aux funérailles du Président Félix Faure par le lieutenant-général Bilderling, qui fut attaché à la personne du Président pendant son voyage en Russie.

Le général Bilderling, qui sera à la tête d'une députation militaire, déposera sur la tombe du Président une couronne au nom de l'Empereur.

L'empereur d'Allemagne sera représenté par le prince Antoine Radziwill, duc de Nieswiez, général d'artillerie, aide de camp général de l'Empereur, chevalier de l'Ordre de l'Aigle noir, membre de la Chambre des seigneurs de Prusse. On sait que le prince Radziwill représenta déjà l'Empereur au service solennel que l'on célébra, à Notre-Dame, pour les victimes du Bazar de la Charité, et que sa femme la princesse Radziwill, fille du maréchal de Castellane, représenta dans cette même circonstance l'impératrice d'Allemagne.

Le prince Radziwill arrivera demain à Paris avec les autres membres de sa mission extraordinaire : S. Exc. le comte de Wedel, grand écuyer de l'Empereur ; le général de brigade de Scholl, de la suite de Sa Majesté Impériale ; le colonel de Moltke, commandant le 1^{er} régiment des grenadiers de la garde (empereur Alexandre), et par le commandant de Plueskow du 1^{er} régiment de la garde à pied.

La mission chargée de représenter le roi et la cour d'Italie aux funérailles de M. Félix Faure comprend : l'ambassadeur d'Italie, comte Tornelli ; le général Léon Pelloux, commandant le corps d'armée de Gènes ; le général Avogadro, le major Raimondi, aide de camp du Roi, et le marquis de Santasilia, maître des cérémonies au Quirinal.

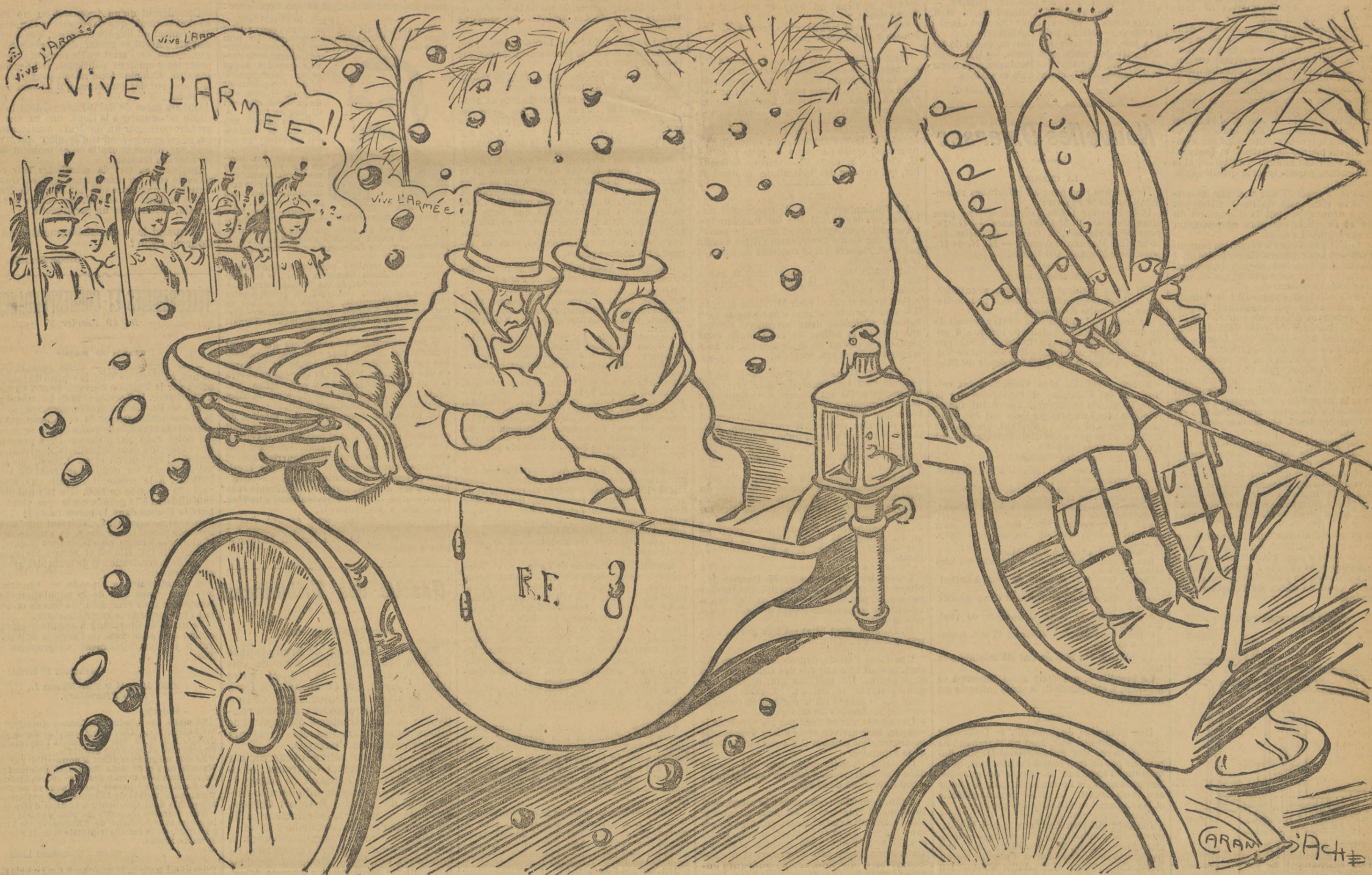
On annonce également que le roi des Belges sera représenté aux obsèques de M. Félix Faure par une mission spéciale.

Le prince Serge Galitzine, écuyer de S. M. l'empereur Nicolas II, conseiller municipal de Moscou, a été délégué par la municipalité de cette ville pour déposer une couronne sur le cercueil du regretté Président de la République et représenter la ville de Moscou aux obsèques. Bien que sortant à peine d'une très grave maladie, le prince Galitzine tient à remplir cette mission, et fera partie du cortège.

Les obsèques

LE NOUVEL ÉLU

PAR CARAN D'ACHE



L'APAISEMENT

NOTES D'UN PARISIEN

Il y a un peu plus d'un mois, je me trouvais à dîner, dans une maison amie, avec M. Loubet, président du Sénat. C'était la veille ou l'avant-veille de la rentrée des Chambres, et par conséquent de l'élection du bureau au Luxembourg, comme au Palais-Bourbon. On causait surtout de l'élection du président de la Chambre, qui se présentait avec un certain aléa par suite de la compétition entre MM. Deschanel et Brisson.

M. Loubet, comme on le pense, se montrait fort réservé sur ce terrain. C'est du reste un homme qui ne prodigue pas ses paroles à tort et à travers. On parla ensuite, pour mémoire, de la présidence du Sénat, et quelqu'un dit à M. Loubet :

— Vous, au moins, vous êtes plus tranquille...

— Comment l'entendez-vous ? répondit le président.

— Eh bien ! votre élection marche toute seule : vous n'avez pas de concurrent.

N'est-ce pas là la rêverie ?

Alors, M. Loubet, avec son aimable bonhomie :

— Sans doute, je n'ai pas à me plaindre. Mais le rêve, cependant, et la vraie tranquillité, ce serait d'être chez moi, à la campagne, au milieu des bœufs, des moutons et des vaches, le fusil sur l'épaule, des gâteaux de chasse aux jambes, et un bout de pipe à la bouche... Voilà le vrai rêve, et je n'aspire qu'au moment où je pourrais le réaliser...

Ce moment ne paraît pas encore venu. L'homme qui parlait avec cette simplicité est aujourd'hui Président de la République. Ce n'est pas de bucoliques qu'il s'agit pour l'instant, ni de bœufs, ni de moutons, ni de vaches. La politique l'a repris plus que jamais, et les bêtes auxquelles il s'est livré sont plus féroces...

E.

LA FIN DES PROGRESSISTES

Le parti progressiste — qu'on appelait autrefois le groupe des vœux de nuit — s'était donné pour mission, dans la précédente Chambre, de répéter sans relâche aux badauds hypnotisés par la concentration qu'il ne fallait voir dans ce misérable expédient qu'une duperie.

Fortement uni et discipliné, ayant un général qui s'appelait Méline et des chefs résolus, il avait réussi à maintenir au pouvoir pendant deux années un ministère libéral qui ne cédait rien et sur rien aux sectaires, qui ouvrait toutes les portes de la République aux hommes de bonne volonté.

Ce furent deux années d'apaisement, de trêve, dont nous regrettons aujourd'hui les douceurs.

Le lendemain des élections, le parti progressiste nous revint aussi fort, mais moins uni. C'étaient toujours les mêmes hommes si l'on veut, mais combien différents, combien changés ! Devenus subitement très timides, très hésitants, ils

n'osaient plus ni suivre M. Méline ni l'abandonner. Ils lui donnaient une dernière fois leurs bulletins, mais de mauvaise grâce et du bout des doigts. M. Méline comprit et, satisfait en somme de quitter le pouvoir sur une suprême victoire, se retira.

Ce fut alors que les progressistes se précipitèrent vers la délicate concentration comme des alouettes vers le miroir. Ignorant peut-être que l'union ne fait pas toujours la force en politique, ils subirent M. Brisson et se pâmèrent aux délices de la conciliation inaugurée par M. Dupuy.

Ce fut à partir de ce moment que républicains et radicaux, affamés de concordance, commencèrent à se gourmer avec un fraternel entrain.

Vint l'affaire, et alors ce fut complet. On ne se battit plus seulement entre alliés, on se déchira entre frères. Ces messieurs ne pouvaient plus se réunir sans échanger d'abord des paroles blessantes et en venir ensuite aux injures.

Sous l'empire des nobles sentiments que l'affaire déchaine, les meilleurs amis se traitaient de bandits, de vendus, de traîtres et, dans cette bataille d'orties, le groupe acheva de se disloquer.

Il laissa les radicaux, les socialistes et la droite flétrir ses anciens chefs et son propre programme, avec le concours bienveillant du ministère et, après avoir cherché en vain pendant de longues semaines un chef pour le diriger, il finit par ne plus suivre celui qu'il avait eu enfin la chance de découvrir, M. Barthou.

La tête et les membres étaient violemment en conflit, la machine s'en allait à l'humanité et à la vie, versant dans toutes les ornières du chemin.

Il y a huit jours, le parti progressiste était la réunion des ombres, des spectres parlementaires ; il ne lui restait plus qu'une apparence de vie, un souffle, un rien. Il mourut presque à la même heure que M. Félix Faure. Quand il lui fallut désigner son candidat à la présidence de la République, il se divisa tellement qu'il offrit le curieux spectacle de quatre-vingts groupes en quatre-vingts personnes. Ce n'était plus qu'une poussière de parti.

Toutefois, avant de mourir, il voulut enterrer pieusement, de ses propres mains, M. Méline pour lui épargner la douleur de survivre à son groupe et lui assurer de belles funérailles.

Le malheureux eut beau se débattre, protester, s'indigner, ces surprenants amis le transformèrent en candidat malgré lui et le couronnèrent de fleurs pour le sacrifier.

Il avait beau dire, comme le Béranger de la romance :

Non, mes amis, non, je ne veux rien être,

on lui répondit : « Nous savons mieux que vous à quel point vous aimez à être battu. »

On connaît les résultats de cette admirable campagne : elle a provoqué, dans les couloirs de Versailles et ailleurs, l'indignation et la colère des progressistes qui n'ont pas complètement achevé de perdre la tête. Depuis un mois, ils mani-

festaient l'intention de lâcher la pétaudière ; ils vont en sortir, et M. Barthou leur donne l'exemple, en même temps qu'il leur montre le chemin.

Il adressait hier à M. Georges Berger, vice-président du groupe progressiste, ce billet de faire part :

Paris, 19 février.

Mon cher collègue et ami, J'ai le vif regret de vous adresser et de vous prier de vouloir bien transmettre au groupe des républicains progressistes ma démission de président.

La sympathie et la confiance que le groupe m'a témoignées à tant de reprises me rendent cette détermination particulièrement pénible, mais un devoir de loyauté me l'impose. Des incidents récents ne me permettent plus de me faire illusion sur la divergence de vues qui me sépare, au point de vue de l'action républicaine, d'un certain nombre de nos honorables collègues. Ce désaccord m'exposerait, si je ne résignais ma fonction, dans un intérêt commun, ou à engager le groupe dans des initiatives contraires au sentiment de plusieurs de ses membres, ou à abdiquer, dans la crise si grave que traverse la République, ma liberté personnelle d'appréciation et d'action.

Veuillez croire, mon cher collègue et ami, à l'assurance de mon cordial dévouement.

Louis Barthou.

C'est le lincoln jeté sur le front d'un mourant.

M. Barthou ne professe aucun goût pour le suicide et redoute, évidemment, qu'on ne lui fasse jouer, un jour ou l'autre, après M. Méline, le rôle de guillotiné par persuasion.

Paul Bosq.

BRULEURS « GUASCO »

Enlever toute odeur (tabac, cuisine, etc., etc.), assainir les appartements, préserver de tout danger de contagion dans les maladies éruptives, guérir l'influenza, tel est le résultat acquis par les Brûleurs « Guasco », que recommandent spécialement tous les médecins. Franco 8 francs. — Rue de la Sorbonne, 16, Paris. — Téléphone 807.30.

DANS L'ARMÉE

La Commission de l'armée va être saisie par M. Laffont de propositions tendant à atténuer le projet sur le service militaire en Algérie. On sait que celui-ci a pour but d'assimiler les Algériens aux habitants de la métropole, en leur imposant trois années de présence sous les drapeaux au lieu d'une seule.

Le danger de cette réforme était d'enrayer l'immigration. Il est bien certain que si l'on impose aux fils des nouveaux venus l'obligation de quitter le pays pendant trois ans pour aller faire leur service militaire en France, on va entraver le peuplement de cette terre où il reste tant à faire encore pour la mise en valeur.

Il serait sage de ne demander qu'un an aux jeunes colons ou fils de colons au sens régal du mot, à la condition abso-

lue de concourir au développement du pays par l'exploitation du sol ou d'une industrie.

A ceux-là seulement devrait s'étendre une telle faveur. Les fils de fonctionnaires, de commerçants, d'employés, les descendants de colons à la deuxième génération doivent le service au même titre que les habitants de la métropole.

Il importe d'assimiler complètement les Algériens au reste des Français. Cette race neuve et énergique où le sang étranger entre pour une grande part, a besoin de vivre à l'extérieur même du pays. En versant les recrues de l'Algérie : Français, fils d'étrangers et israélites, dans les régiments d'Europe, on parviendra à tuer dans l'œuf un particularisme dangereux.

Pour protéger l'Algérie contre une agression possible, la France vient de se priver de bataillons nombreux, qui peuvent un jour lui faire défaut sur le vieux sol de la patrie. Il importe que les Algériens compensent ce sacrifice par un concours actif à la défense nationale.

Le projet d'affecter le contingent algérien aux régiments de la métropole ne saurait donc être trop approuvé, à la condition, toutefois, que la colonisation s'accomplisse, c'est-à-dire la culture du sol et l'exploitation de ses richesses, ne soit pas entravée. C'est à quoi tendent les objections que M. le gouverneur général se propose de faire entendre à la Commission de l'armée. La thèse est trop juste, le Parlement s'y ralliera.

Ardouin-Dumazet.

LE MONDE RELIGIEUX

L'OUVERTURE DU CARÈME A NOTRE-DAME. — LA PREMIÈRE CONFÉRENCE DU R. P. ÉTOURNEAU. — HOMMAGE A LA MÉMOIRE DE M. FÉLIX FAURE.

Le R. P. Etourneau a donné, hier, à Notre-Dame, devant un immense auditoire, sa première conférence du carême. La cérémonie était présidée par le cardinal Richard, entouré des vicaires généraux, des membres du chapitre et d'un nombreux clergé.

Dès le début, l'éminent orateur a tenu à rendre hommage à la mémoire de M. Félix Faure. Il l'a fait, avec beaucoup de tact et une sincère émotion, dans les termes suivants :

Avant d'aborder mon sujet, je crois être votre interprète en envoyant au gouvernement de la République et à la famille de M. Félix Faure, dans le deuil national qui nous frappe tous, l'expression de nos plus vives et de nos plus sincères condoléances. Il nous est recommandé, à nous catholiques, de respecter les pouvoirs établis. Que nos hommages les plus respectueux accompagnent donc jusque dans son cercueil l'enfant du peuple qui, par le seul effort de son intelligence et de sa volonté, s'est élevé des rangs obscurs de la démocratie aux charges les plus hautes de l'État ; le chrétien qui, baptisé par l'Eglise à son entrée dans la vie, a aboussi par un prêtre à ses derniers moments, a su retrouver sur ses lèvres mourantes les belles prières qu'il récitait naguère à Jérusalem.

avec tant d'émotion, au pied du Calvaire ; le citoyen éminent qui a présidé pendant quelques années, non sans profit pour notre gloire extérieure, aux destinées de notre chère patrie.

Le P. Etourneau a annoncé ensuite qu'il traiterait cette année de la Providence, comme il a exposé l'année dernière la notion de Dieu, c'est-à-dire au point de vue de ses rapports avec nos puissances de connaître. Il étudiera d'abord les harmonies ou bases de la notion de la Providence dans la nature humaine. C'est le sujet de cette première conférence.

Nous avons en nous une double faculté, la liberté, le pouvoir, dont nous avons conscience, que nous aimons et que nous devons respecter chez autrui. Or tout ce qu'il y a de bien dans les créatures doit se trouver nécessairement, à un degré infini, dans le créateur. Dieu est donc libre et puissant. Il a conscience de cette liberté et de cette puissance, il les aime et il les respecte. Voilà l'argument général que le P. Etourneau a magnifiquement développé hier, et voilà toute la notion de la Providence.

On nous saura gré de citer le passage suivant où il est question de notre amour de la liberté.

Mais ce que je voudrais pouvoir traduire, c'est l'accent de sincérité profonde, trahissant la plus ardente conviction, dont l'éminent religieux, digne fils de Lacordaire par le libéralisme de la pensée et par l'éloquence de la parole, a dit ces choses :

Nous avons plus que la conscience de notre liberté, nous en avons le goût, l'amour, la passion. Reportez-vous, messieurs, aux années, déjà lointaines peut-être, de votre première jeunesse. Avec quel enthousiasme vous avez accueilli votre liberté naissante ! Avec quelle force vous en revendiquiez le plein exercice ! Avec quel entrain vous franchissiez tous les obstacles que vous croyiez, à tort ou à raison, élevés contre elle ! Et parce que dans la vie des peuples aussi bien que dans celle des individus, nous rencontrons, semble-t-il, des saisons comme dans le cours de temps, avec cette différence toutefois qu'elles ne s'y succèdent pas dans un ordre invariable — et si cette différence ne leur vient pas de la liberté, d'où leur vient-elle ? — vous, messieurs, qui avez traversé sans doute plus d'un hiver social, des jours de deuil, de décadence et de mort, n'avez-vous jamais été les témoins — qui sait ? — des coopérateurs d'une époque de renouveau, de ce que j'appellerai volontiers un printemps national ? Comme tout alors poussait, reverdisait, bourgeonnait, fleurissait et chantait dans la religion, dans la philosophie, dans la littérature, dans les arts, dans la politique elle-même, par la puissance fécondante et expansive de la liberté ! L'amour que lui portaient vos cœurs les rendait généreux. La sincérité que lui témoignaient vos lèvres les rendait éloquentes. Le loyal concours que lui prêtaient vos mains leur donnait de la vaillance. On vivait en ce temps-là et l'on accomplissait quelques grandes choses dans le monde.

Car la liberté, un des dons les plus précieux que Dieu nous ait faits, est la source naturelle de toutes les nobles actions qui distinguent l'homme de la bête et empêchent un peuple de ressembler à un troupeau. Aussi, nous, catholiques, nous pouvons à notre aise l'aimer pour elle-même, parce qu'elle est un

don divin. Et puisque la nature spirituelle que nous avons reçue de Dieu et que la grâce de Dieu, loin de la détruire, élève encore et perfectionne, nous conservons dans ses profondeurs immortelles la conscience et le goût de la liberté, ce n'est pas un froid mariage de raison, c'est un mariage d'inclination que nous devons contracter avec elle.

Dans un temps où le césarisme — sur lequel le P. Etourneau s'expliquera d'ailleurs plus tard très courageusement — semble recruter de nouveaux adeptes, et où de bons esprits paraissent croire que la liberté est en péril, ces affirmations tombant de lèvres sacerdotales, du haut de la première chaire du monde catholique, n'ont-elles pas une piquante saveur d'actualité ?

Dans les conférences suivantes, le P. Etourneau étudiera les obstacles que la notion de la Providence rencontre dans l'âme humaine et résoudra les objections qu'on peut tirer de ces obstacles. Il exposera l'idée rationnelle de la Providence et s'efforcera de concilier la puissance de Dieu avec sa liberté, la puissance et la liberté de Dieu avec le pouvoir et la liberté de l'homme, enfin l'existence du mal avec les attributs gouvernementaux de Dieu.

La dernière conférence sera consacrée à l'idée juive de la Providence. L'exposé de l'idée chrétienne de la Providence occupera tout un carême, celui de 1900.

Julien de Narfon.

AVIS DIVERS

Écrivez naturellement les points noirs de votre nez avec l'ANTIL-BOLLOS de la Parfumerie cosmétique 33, rue du 4-Septembre, qui resserre l'épiderme et lui rend blancheur et netteté.

PAIN GRILLÉ JACQUET, 92, rue Richelieu.

VELOUTINE, Poudre de riz spéciale préparée par CH. FAY, 9, r. de la Paix, Paris.

GOUTTE, GRAVELLE, RHUMATISMES. Guérison immédiate assurée par LA LISERONNE DAVYSONN (Envoi franco de la brochure).

PHARMACIE NORMALE, 17 et 19, rue Drouot, 15 et 17, rue de Provence, Paris.

LA MEILLEURE Poudre de riz, la seule recommandée par feu le savant Docteur Constantin James, c'est le DUVET DE NINON de la Parfumerie NINON, 31, rue du 4-Septembre.

CHRONIQUE IMMOBILIÈRE

La journée de mardi dernier ayant été consacrée aux « confetti », il n'y a pas eu, bien entendu, aucune adjudication à la Chambre des notaires. Malgré cela, nous n'avons pas aujourd'hui de ventes sérieuses à signaler pour la semaine prochaine, soit place du Châtelet, soit au Palais de justice.

Cependant, de belles ventes prochaines sont déjà annoncées ; nous en parlerons à leur tour.

Aujourd'hui, nous consacrerons cette chronique à une affaire immobilière que nous pouvons classer de premier ordre, parce que nous considérons qu'elle répond à des besoins urgents, qu'elle se présente en plein centre de

précipités sur le sol, n'ont heureusement reçu que des contusions.

La situation de l'adjudant Michel semble assez grave: les médecins craignent une méningite.

Epidémie de fièvre typhoïde

ANGOULEME. — La fièvre typhoïde, qui antérieurement sévissait périodiquement dans la garnison d'Angoulême, vient de faire un retour offensif. On signale de nombreux malades au 3^e régiment d'artillerie et en quelques jours six décès se sont produits.

Une enquête est ouverte par l'autorité militaire.

Argus.

LES CONCERTS

L'art tient bien peu de place dans les préoccupations actuelles et, forcément, ce compte rendu sera très bref.

Au Cirque d'été, après la Symphonie en ut de Mozart, M. Chevallard a donné la première audition de l'*Apprenti sorcier*, scherzo instrumental inspiré à M. Paul Dukas par une ballade de Goethe. C'est un morceau infiniment curieux de rythme, de sonorité, d'écriture. L'auteur y témoigne d'un sentiment tout à fait personnel de l'expression burlesque, accablant à sa façon la clarinette basse avec la trompette en sourdine, le clavier de timbres avec le trombone, secouant son orchestre d'un frémissement de folie, agitant ses thèmes d'un extraordinaire mouvement, enveloppant cette belle pièce fantastique de la plus chatoyante, de la plus somptueuse parure musicale.

La composition, si spirituelle, si amusante qu'elle soit, est d'une rare vigueur. Jouée en absolue perfection par l'orchestre, elle a été longuement, chaleureusement et justement applaudie.

Au Châtelet, M. Colonne offrait aussi à son public une œuvre nouvelle: *Pastorale-fantaisie* de M. Georges Enesco. Je suis arrivé assez tôt pour l'entendre. C'est un tableau de nature où abondent les jolis détails et où dominent les teintes grises. Le cor anglais, chantant sa mélancolie sur le tremolo des cordes, atteste l'influence de Berlioz, dominatrice en ce petit poème qui, certes, n'est pas sans charme et que l'on a fort bien accueilli. Il a été suivi de la neuvième Symphonie de Beethoven, fermement exécutée.

Alfred Bruneau.

COURRIER DES THEATRES

Ce soir: Au Gymnase, septième spectacle d'abonnement, troisième série des lundis (cartes grises): *Trois Femmes pour un Mari*.

A l'Opéra: D'un commun accord avec les auteurs, nous apprenons que le *Ménestrel*, il est décidé, que la reprise du *Châli* aura lieu au mois de mai 1900, avec MM. Alvarez et Delmas, Mlle Bréval et Acté comme interprètes principaux. L'œuvre de M. Massenet ayant été arrêtée, par suite de l'incendie des magasins des décors de la rue Richer, à sa quatre-vingt-dixième représentation, voilà en perspective une belle cantate, toute française.

On a arrêté également la date à laquelle le *Roi d'Ys* sera entré à notre Académie nationale de musique. Ce sera pour le mois de novembre prochain; mais, ici, rien n'est encore absolument certain quant à la distribution.

Voici la distribution complète de *Guillaume Tell* dont la représentation est fixée au mercredi 1^{er} mars:

Arnold	MM. Paoli
Guillaume Tell	Renaud
Walter	Gresse
Gessler	Chambon
Melchior	Delpeyrot
Un pêcheur	Laffitte
Rodolphe	Capillet
Mathilde	Mmes Rosmar
Jenny	Arusol
Hedwige	Filaut

A l'Opéra-Comique: On travaille en scène les répétitions du petit acte *l'Angelus*, dont on veut donner la première représentation avec la reprise attendue de *Phryné*. Et M. Albert Carré pense être prêt pour le lundi prochain 27 à donner l'œuvre exquise de Saint-Saëns, avec Mlle Emelen, MM. Fugère et Clément.

L'Opéra-Comique donnera cette semaine deux représentations de *la Vie de bohème*: ce soir lundi et après-demain mercredi. Le grand succès rapporté à Paris par l'œuvre de Puccini vient d'être à répercussion en province où *la Vie de bohème*, représentée avec la mise en scène si ingénieuse et si vivante imaginée par M. Albert Carré, a triomphé à Marseille, à Bordeaux et à Lyon.

Parmi les artistes qui ont chanté le rôle de Mimì, citons d'une façon toute particulière, Mlle Mario, la nouvelle pensionnaire de l'Opéra-Comique, dont le succès à Lyon a été considérable, et que nous aurons l'occasion d'applaudir prochainement à l'Opéra-Comique.

En raison du relâche de jeudi, la soirée d'abonnement qui devait avoir lieu ce soir-là est reportée au lendemain vendredi; on donnera *Lakmé* et les *Noëces de Jeannette*.

A l'Odéon: A son prochain samedi (5 heures), l'Odéon donnera le *Roman chez la portière*, d'Henri Monnier.

La causerie sera faite par M. Francisque Sarcey.

Les obsèques du Président de la République ont été fixées à jeudi, la matinée de *Phédre* qui avait été annoncée pour cette date au théâtre Sarah-Bernhardt, sera reportée au lendemain vendredi, 24 février, à 2 heures. Les personnes qui avaient déjà retenu leurs places pourront en conserver les coupons pour vendredi.

Il va sans dire que la conférence de M. Francisque Sarcey sur *Phédre* précèdera la représentation du chef-d'œuvre de Racine.

La *Tosca* continuera d'être jouée jeudi soir et tous les autres soirs sans interruption.

Au théâtre du Vaudeville, irrévocablement, trois dernières représentations de *Georgette Lemaître*, qui aura fait jusqu'au dernier soir de superbes recettes. Jeudi prochain, à 2 heures, Vendredi, répétition générale du *Lys rouge*, comédie nouvelle de M. Anatole France.

Samedi, 26 février, première représentation.

Bataille de dates: Le théâtre des Variétés annonce les huit dernières représentations du *Voyage autour du monde*, et retient la date de mardi prochain, 28 février, pour la première représentation du *Vieux Marcheur*, comédie en 5 actes, de M. Henri Lavedan, de l'Académie française.

De même, la Comédie-Parisienne nous écrit qu'elle retient irrévocablement la date du mardi 28 février pour les premières représentations de: *les Miettes*, comédie en deux

actes de M. Edmond Sée, et de *l'Anglais tel qu'on le parle*, vaudeville en un acte, de M. Tristan Bernard.

La répétition générale de ce nouveau spectacle aura lieu le lundi 27 février dans l'après-midi.

Le théâtre des Folies-Dramatiques fait relâche ce soir.

Demain mardi soir, répétition générale d'*Excellente affaire*; mercredi, première représentation.

Avant de s'occuper de son nouveau spectacle, le directeur du théâtre Cluny fait répéter en double les rôles du *Parfum*, afin que rien ne vienne entraver le succès de l'amusante comédie de M. Ernest Blum et Raoul Toché:

Montesson	MM. Belval
Théodule	Arnould
Paul	Gravier fils
Poupardier	Lefèvre
Polard	Mallet
Sylvania	Mmes Lepers
Adèle	H. Foucher

Les journaux de la Nouvelle-Orléans nous apportent l'écho des succès remportés à l'Opéra-Français par la troupe d'opéra et d'opéra-comique où nous trouvons les noms de Mme Fédine et M. Gilbert. Ils sont pleins, aujourd'hui, du triomphe qui vient de consacrer Mme Bérgh, interprétant *Manon* après *Cavalleria rusticana*, *Faust*, *Guillaume Tell*, *le Barbier de Séville*, etc. Mme Bérgh est une jeune artiste de grand avenir dont les succès au Conservatoire sont d'hier.

De Monte-Carlo: Mme Rose Caron a obtenu, hier, un immense succès dans *Motina*. Le public a fait une ovation enthousiaste à la grande artiste qui a trouvé là une de ses plus magnifiques créations.

De Bordeaux: Le sixième concert Sainte-Cécile s'achève sur le triomphe de Pugno qui a joué avec une verve étourdissante le 5^e Concerto de Saint-Saëns et les Variations symphoniques de Franck. Le remarquable orchestre que dirige Gabriel Marie a été associé au succès du célèbre pianiste.

Du Caire: «Noblet vient de s'embarquer pour Marseille après une brillante série de représentations au Théâtre khédivial. L'excellent comique va un peu mieux. Les douleurs rhumatismales ont presque disparu.»

Jules Hurst.

PETITES NOUVELLES

La critique théâtrale du journal *l'Estafette* est confiée à M. Louis Jolly.

M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, vient d'engager Mme Georges Bérgh, venue de notre capitale, pour interpréter *Manon*. Mme Bérgh est une jeune artiste de grand avenir dont les succès au Conservatoire sont d'hier.

M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, vient d'engager Mme Georges Bérgh, venue de notre capitale, pour interpréter *Manon*. Mme Bérgh est une jeune artiste de grand avenir dont les succès au Conservatoire sont d'hier.

La semaine à la Bodinière: Aujourd'hui, à 8 heures: Les expériences de M. Ninoff, le liseur de pensée, *Suggestion mentale et télégraphie humaine*. — A 4 h. 1/2: Causerie sur *Pierrot*, par M. Xavier Privas. Première représentation de *Sommeil blanc*, pantomime en un acte, de M. Xavier Privas, musique de M. Louis Hurey, jouée par Mlle Cavelli et M. Vague.

Mardi, à 8 heures: Les expériences de M. Ninoff, le liseur de pensée, *Suggestion mentale et télégraphie humaine*. — A 4 h. 1/2: Causerie sur *Pierrot*, par M. Xavier Privas. Première représentation de *Sommeil blanc*, pantomime en un acte, de M. Xavier Privas, musique de M. Louis Hurey, jouée par Mlle Cavelli et M. Vague.

Mardi, à 8 heures: Les expériences de M. Ninoff, le liseur de pensée, *Suggestion mentale et télégraphie humaine*. — A 4 h. 1/2: Causerie sur *Pierrot*, par M. Xavier Privas. Première représentation de *Sommeil blanc*, pantomime en un acte, de M. Xavier Privas, musique de M. Louis Hurey, jouée par Mlle Cavelli et M. Vague.

Mardi, à 8 heures: Les expériences de M. Ninoff, le liseur de pensée, *Suggestion mentale et télégraphie humaine*. — A 4 h. 1/2: Causerie sur *Pierrot*, par M. Xavier Privas. Première représentation de *Sommeil blanc*, pantomime en un acte, de M. Xavier Privas, musique de M. Louis Hurey, jouée par Mlle Cavelli et M. Vague.

La semaine aux Mathurins: Aujourd'hui, à 4 h. 1/2, *le Cœur de la Marquise*, pantomime de M. Frédéric Febvre, musique de M. G. Guiraud, jouée par Mmes France, Féral, Delcy, Wateau, Avocat; MM. Barlay, Laurysse, Suarès, d'Armentail.

Mardi, à 8 heures, conférence de M. George Vanor sur *Johannes Brahms*. Audition de Mlle Lina Baccy, dans 12 lieder nouveaux.

— A 4 h. 1/2: matinée Bérgh. Audition d'œuvres de Mme de Granyal: Mlles J. Bathori, L. Delcourt; MM. Mauguère, P. Seguy, Deszo Lederer, E. Lemaitre, J. Bérgh.

Mardi, à 8 heures, *Arlequin aux Mathurins*; le *Monde renversé*, joué par Mlles Briand, Wateau; MM. Léger, Vilfrid, Gail; causerie de M. Pierre Vignault. — A 4 h. 1/2: la *Revue en dentelles*, de M. G. H. Montaigne, airs nouveaux de M. Gaston Lemaire, jouée par Mlle Paulette Filiaux et M. Philippin.

Jeudi, à 4 h. 1/2: *le Cœur de la Marquise*, pantomime de M. Frédéric Febvre.

Vendredi, à 4 h. 1/2: les *Petites Machin*, opérette de M. Michel Carré, jouée par Mlle Marguerite Deval, MM. Tardie et Guyon fils.

Samedi, à 4 h. 1/2: *Simili-Revue*, de MM. Emile Duranton et Paul Delay, jouée par Mlles Mary-Hett, Carmen, Gilbert, et M. Simon Max.

Dimanche, à 2 h. 1/2: Marguerite Deval. La *Dame du Saint-Maxime*.

Ce soir, aux Mathurins, rentrée de Mlle Marguerite Deval.

Programme du Concert-Colonne de jeudi prochain, au Nouveau Théâtre, à 3 h. 1/2: Concerto en sol majeur, pour deux flûtes et violon (J.-S. Bach, 1685-1750), orchestré par M. Félix Mottl; Flûtes, MM. Canté et Ballerou; Violon, M. Georges Thibaud. — a) *Violette* (Mozart, 1756-1791). — b) *Marmotte* (BETHOVEN, 1770-1827). — c) *Rose sauvage* (SCHUBERT, 1797-1828). — d) *La Truite* (SCHUBERT, 1797-1828). — e) *Notre Dame*, de M. Félix Mottl. — f) *Variations de divertissement en sol majeur*, pour instruments à cordes et deux cors (MOZART, 1756-1791). — *Festilange*, poème symphonique pour deux pianos (F. Liszt); M. Félix Mottl. — *Racon Pugno*. — *Prélude de Gendebère* (R. SCHUMANN); M. Félix Mottl. — *Siegfried-Idyll* (WAGNER).

La deuxième séance de Sonates — piano et violoncelle — donnée par Mme Roger-Milos et M. René Carcanade, a été aussi réussie que la première. Les deux éminents virtuoses se sont surpassés, tirant, pour ainsi dire, la quintessence musicale de la belle Sonate d'Emile Bernard; joignant au style le plus pur une teinte finement spirituelle dans la Sonate de Beethoven op. 66 et exécutant la *Suite* de Saint-Saëns. Publiée très enthousiaste et ovations des plus chaleureuses, particulièrement pour la *Suite* de Saint-Saëns, dont deux numéros ont été bisés.

La deuxième séance de musique de chambre du violoniste Ed. Nadaud aura lieu

demain mardi, à 9 heures, salle Pleyel, avec le concours de Mlle Bailet, M. Chevallard, Rivarde, Gros-Saint-Ange, Trombetta.

Programme: Trio (Chevallard). — Sonate, piano-violon (Grieg). — Concerto pour 2 violons et orchestre (Bach), orchestre dirigé par M. Tafanel. — Quatuor avec piano (Beethoven).

La Société des Quinze, cette intéressante phalange de jeunes lauréats du Conservatoire, qui ont obtenu un si vil succès à l'un de nos derniers «five o'clock», donnait hier son premier concert à la salle Pleyel. Au programme: des morceaux écrits spécialement pour instruments à cordes par nos maîtres contemporains, que les Quinze ont exécutés d'une façon remarquable. Ce début fait le plus grand honneur au sentiment artistique ainsi qu'au talent de ces jeunes artistes et de leur directeur, M. Edmond Milan.

Parmi les numéros sensationnels dont fourmille le programme des Folies-Bergères, en est trois, particulièrement, que le public a plus vivement applaudis. C'est d'abord, les jeux icariens de la troupe Bonhair, cette troupe sans rivale au monde qui, seule, suffirait à la fortune d'un théâtre; c'est ensuite les sœurs Leamy, de mignonnes gymnastes en l'air, dont l'audace n'a d'égale que l'adresse, et dont les exercices font naître le frisson; c'est enfin la belle Juanita de Frezia, chanteuse et danseuse espagnole, faite de beauté et de grâce, qui a le don rare de charmer en même temps l'oreille et la vue.

M. Auguste Vois, l'auteur et le créateur de: *Adolphe*, *le Chien*, *la Manille* et *Elle*, a résilié son engagement avec la direction du Grand-Guignol.

Au théâtre des Violette, toujours grand succès pour les *Babylones* et le *Jugement de Dieu*. Les ombres et les marionnettes de M. Vignola tiennent décidément le record du genre et le public fait fête chaque soir à ce spectacle où les numéros vraiment artistiques alternent avec les scènes de la gaieté la plus bouffonne.

A. Mercklein.

PETITES NOUVELLES

Parmi les scènes ajoutées à la revue du Concert-Européen *Tout nouveau... tout Biot!* celle des luteurs provoque chaque soir le feu sacré, grâce aux excellents interprètes Polichon et Dufrenoy, qui arrivent à donner au public l'illusion d'une vraie lutte.

Pour passer une agréable soirée, il faut aller à l'Opéra, à la Comédie-Française, au Grand-Théâtre de la rue Buffault, où l'on entend des œuvres exquises interprétées par de très bons chansonniers de Montmartre.

PETITE REVUE DES LIVRES

POLITIQUE. — Avec la clarté et la logique qui sont la marque de son talent, M. Emile Faguet a résumé en un volume le bilan de la France politique depuis la Révolution, livre qui pour titre: *Questions politiques*, est divisé en quatre parties: La France en 1789 — Décentralisation et fédéralisme — Le Socialisme en 1899 — Que sera le XX^e siècle? (Chez Armand Colin).

LITTÉRATURE. — M. Maurice Barrès vient de faire paraître, chez Fasquelle, une nouvelle version d'une nouvelle parue dans son ouvrage: «Du sang, de la Volupté et de la Mort»; elle a pour titre: *Un Amateur d'âmes* et nous apporte des impressions très vives sur la partie de l'Espagne qu'a visitée M. Barrès; de jolies illustrations de M. L. Dunki, accompagnent le texte de ce récit.

— *Le Massacre des Amazones*, c'est le titre que M. Han Ryner a donné à ses études critiques sur deux cents bas-reliefs contemporains, réunies en un petit volume paru chez Chamuel. Toutes les «amazones» n'y sont pas massacrées, mais quelques-unes blessées, mais jamais assez grièvement pour ne pas reprendre le combat. Mmes Adam, Sarah Bernhardt, Alphonsine Audet, Tola Dorion, Judith Gautier, Gyp, Daniel Lesueur, Hector Malot, Jean Berthier, la duchesse d'Uzès, etc., etc., figurent au premier rang des combattantes.

ROMANS. — Le peu de place que me laissent les événements de ce siècle en ce moment de la librairie française de O. Lorenz (librairie Nilsson).

POÉSIE. — On peut juger de la sévérité avec laquelle l'espace est mesuré à cette revue en constatant que je ne puis que signaler:

— *Œuvres de M. Edmond Haraucourt* (les Ages de l'Exposition), volume paru dans la «Petite bibliothèque littéraire» d'Alphonse Lemerre.

— *Premiers poèmes*, de Henri de Régnier, un volume paru à la Société du Mercure de France et contenant: «Les lendemains. — Apaisement. — Sites. — Épisodes. — Sonnets et Poésies diverses».

Puis, *Préludes*, de M. Gaston Sorbets chez Lemerre et *Rimes familières*, de M. Jean Piémont (chez Chamuel).

REVUES. — A signaler, à côté d'articles plus graves, dans la *Vogue*, une très amusante fantaisie de Franc Nohain: «La Mode et les Sports»; c'est un rien et c'est très divertissant.

Ph. G.

LECTURES ÉTRANGÈRES

L'APPROVOISEMENT DU NIL

Les Anglais ne perdent pas de temps. A peine les militaires ont-ils terminé leur tâche que les ingénieurs se mettent à l'œuvre. La truelle achève l'entreprise commencée à la pointe de l'épée. M. Willcocks mobilise à son tour une armée de terrassiers et de maçons pour retirer des avantages pratiques des victoires du sirdar Kitchener. Du moment où un intérêt britannique était en jeu, la famille royale ne pouvait se dispenser de répondre à l'appel du gouvernement anglais, et à défaut de la reine Victoria, que sa grandeur attache au rivage, le duc de Connaught est allé poser la première pierre du barrage d'Assouan.

C'est un travail gigantesque que viennent d'entreprendre nos voisins d'outre-Manche. De même que les Américains ont aidé la Niagara pour le mettre au service d'une fabrique d'électricité, les Anglo-Saxons d'Europe veulent à leur tour approvisionner le Nil pour en faire un précieux auxiliaire de l'agriculture égyptienne et le plus efficace des agents de la propagande britannique.

Au fond, l'idée est vieille comme les Pharaons. Ce fut Joseph qui, pendant son glorieux ministère, conçut et mit à exé-

cution le projet de creuser un canal qui s'amorçait au Nil au-dessus d'Assouan et débouchait le trop plein des eaux du fleuve dans un immense bassin artificiel appelé le lac Morris. Grâce à ce réservoir inépuisable, une province entière, auparavant déserte, était devenue d'une merveilleuse fertilité.

La *Century Magazine* nous apprend qu'un Américain, M. Cope Whitehouse, a proposé au gouvernement du Khédive de refaire à neuf les travaux qui avaient été exécutés une première fois sous la direction de Joseph, alors premier ministre; mais ce plan, accueilli avec toute la déférence que méritait un si antique patronage, n'a pas été adopté, et le savant yankee n'a retiré d'autre fruit de ses persévérantes recherches qu'une décoration égyptienne.

Au lieu de s'en tenir à une contrefaçon pure et simple des travaux qui ont existé du temps des Pharaons, les ingénieurs anglais ont préféré construire, à six kilomètres et demi au sud d'Assouan, un réservoir qui aura deux ou trois fois plus de superficie que le lac de Genève.

Le barrage qui arrêtera les eaux du Nil un peu au-dessus de la première cataracte, dit M. Frédéric Courtland Penfield dans la *Century Magazine*, sera construit en granit rose extraits des carrières d'où sont venus les obélisques de la place de la Concorde, du Thémis Embankment de Londres et du Parc central de New-York. La hauteur totale de cette digue sera de vingt-cinq mètres et sa longueur de plus de deux kilomètres. La différence de niveau des eaux du fleuve au-dessus et au-dessous du barrage sera de quinze mètres. Cet ouvrage colossal n'est pas seulement destiné à arrêter le cours du Nil, mais il doit en outre être un viaduc qui mettra en communication les deux rives du fleuve et il devra, par conséquent, avoir à sa partie supérieure une largeur d'une douzaine de mètres, afin que les piétons, les cavaliers et les caravanes de chameaux puissent y passer sans difficulté.

Pour répondre aux doubles exigences de cette construction gigantesque qui doit être à la fois une digue et un pont, les auteurs du projet veulent bâtir des arches qui seront ouvertes ou fermées au moyen de portes munies d'un appareil d'invention toute récente qu'un enfant pourrait mettre en action. Pendant la saison où le Nil déborde, il serait chimérique et dangereux de vouloir passer le pasage, aussi les arches resteront-elles ouvertes jusqu'au moment où le niveau du fleuve commence à baisser et où il faudra maintenir le réservoir plein afin de conserver pendant l'été une quantité d'eau suffisante pour remplir les canaux d'irrigation. Ajoutons enfin que sur la rive gauche seront construites des écluses où les bateaux pourront avoir à redouter les dangers de la première cataracte, désormais relégués à l'état de souvenirs historiques.

Les frais de construction du barrage d'Assouan sont évalués à cent vingt millions. Il est vrai que l'eau est un élément précieux pour les ingénieurs, qui peuvent se tromper dans leurs prévisions, alors surtout qu'ils s'attaquent à un fleuve de la taille du Nil; mais sans que nous ayons à examiner les cotés financiers de l'entreprise, il n'est pas douteux qu'une réserve presque inépuisable d'eau à distribuer au plus fort de l'été pour l'irrigation des terres est une source de richesses qui échappe presque à tout calcul dans un pays où il ne pleut pour ainsi dire jamais. Dans l'Égypte, un champ arrosé par le Nil donne trois récoltes par année, tandis que faute de recevoir le limon bienfaisant du fleuve il reste absolument stérile. En dehors du Delta qui est sillonné de canaux, la zone de fertilité ne s'étend pas, dans le reste du pays au delà d'un ruban de quelques kilomètres de largeur qui borde les deux rives du Nil. Fournir de l'eau à des terres trop éloignées du fleuve pour profiter des heureux effets de ses débordements, c'est ajouter une province de plus à l'ancien royaume des Pharaons.

L'écrivain du *Century Magazine* estime à cinq cents millions de francs la plus-value que le barrage d'Assouan doit donner au sol de l'Égypte, et si les prévisions de M. Courtland Penfield se réalisent, les dix millions que l'État retirera sous forme d'impôt des terres nouvellement irriguées représenteront plus du double de l'annuité trentenaire qui, à partir du jour où les travaux auront été reçus par les ingénieurs du gouvernement, devra être payée aux entrepreneurs.

Aujourd'hui, plus des neuf dixièmes de cet engrais sans rival sur le globe, qui s'appelle «l'eau rouge du Nil», se perd inutilement dans les flots de la Méditerranée. Supposons que grâce à la mise à exécution des plans de M. Willcocks, il devienne possible de tirer parti d'une nouvelle fraction de cette richesse naturelle qui va s'engouffrer au fond de la mer sans aucun profit pour le genre humain, l'Égypte deviendra la plus colossale fabrique de sucre qui existera dans l'univers.

L'île de Cuba ne pourra pas être remise en valeur avant un certain nombre d'années, dit le *Century Magazine*, et les circonstances paraissent exceptionnellement favorables pour doubler et même tripler la production du sucre dans la vallée du Nil. La canne égyptienne est de si bonne qualité que les capitaux européens tendent de plus en plus à s'engager dans ce genre de culture. Le coton d'Égypte a également une supériorité très marquée sur le coton américain.

En même temps qu'un désert de sable deviendra l'un des pays les plus fertiles du globe, la première cataracte, aujourd'hui si dangereuse à traverser, pourra être tournée avec une extrême facilité, non seulement par les *dahabieh* des touristes, mais par les bateaux à vapeur qui passeront par les écluses ménagées dans la partie du barrage la plus rapprochée de la rive gauche du fleuve.

M. Georges Ebers, qui a publié, dans la *Deutsche Rundschau*, une intéressante étude sur la première cataracte, nous apprend que le principal obstacle aux transactions commerciales entre la Basse-Égypte et le Soudan provient des frais énormes qu'exige le transbordement des marchandises en aval et en amont de ces rapides où les bateaux ne peuvent passer qu'à la condition d'avoir été déchargés. Le savant égyptologue raconte qu'il n'a pas eu à payer moins de cent cinquante francs de salaires stipulés d'avance, plus une cinquantaine de francs à titre de bailli, au pilote et aux rameurs qui ont dirigé son embarcation à travers les écueils de ce périlleux passage, et encore a-t-il fallu faire naufrage dans cette étonnante expédition.

La nouvelle que je rapporte d'Assouan, écrivait dans la *Deutsche Rundschau*, M. Georges Ebers, au retour de son voyage, c'est que, dans l'antiquité la plus reculée, au moins la première cataracte était navigable, cela résulte des inscriptions qui ont été récemment déchiffrées.

La première de ces inscriptions nous apprend que S. M. Userlesen III — qui était un roi de la douzième dynastie — a fait creuser un nouveau canal afin de tourner la cataracte en se rendant en Éthiopie. La seconde est de Thoutmosis I^{er} — de la dix-huitième dynastie — qui a navigué sur le canal construit par ordre de son lointain prédécesseur, et enfin la troisième est de Thoutmosis III, qui l'a fait réparer suivant les calculs du savant collaborateur de la *Deutsche Rundschau* qui a découvert l'inscription de Amenem-heb et reconstitué l'histoire du plus illustre des Pharaons. Le vingtième jour du mois de Pachon de la cinquantième année du règne de ce souverain correspond au 17 avril 1453 avant Jésus-Christ.

Il n'y a rien de nouveau en Égypte. Tous les progrès de la civilisation moderne aboutissent à refaire par d'autres moyens, à trois ou quatre mille ans d'intervalle, le lac Morris de Joseph et le canal d'Userlesen III.

Toutefois les grands travaux publics exécutés du temps des Pharaons avaient un mérite qui fait absolument défaut aux projets des spéculateurs britanniques. Les ingénieurs de Joseph et de Thoutmosis III savaient respecter les antiques merveilles de l'art égyptien et les sanctuaires des dieux. Une pareille préoccupation ne saurait entrer dans l'esprit des sujets de la reine Victoria. Il y eut dans le monde savant un mouvement de stupeur lorsque les plans de la nouvelle digue furent exposés au grand jour. L'île de Philé, la merveille des merveilles, allait être submergée tout entière pour cause d'utilité britannique. Le temple d'Isis, la colonnade de Nectanebo, le kiosque du Tibère, les prodiges de l'art, les souvenirs de l'histoire, tout cela devait être englouti dans les eaux du Nil parce que, suivant les calculs des ingénieurs, il fallait que le niveau du fleuve fût élevé de quelques mètres. Tous les égyptologues, les antiquaires, les érudits, les lettrés, les artistes du continent européen firent entendre d'énergiques protestations. Leur cri d'alarme eut de l'écho même en Angleterre. Sir Frédéric Leighton, qui était alors président de la *Royal Academy*, s'écria: «un attentat contre Philé serait la fin de la domination anglaise en Égypte».

Les ingénieurs ne se laissèrent pas toucher par les doléances des archéologues; ils continuèrent d'étudier jusque dans les moindres détails les plans de la nouvelle digue, mais ils jugèrent opportun d'attendre quelques années pour les mettre à exécution.

Les hommes de bonne volonté qui cherchaient à concilier à tout prix les intérêts de l'archéologie avec les exigences de l'agriculture profitèrent de ce délai de grâce pour proposer les projets les plus hardis et les plus bizarres. Sir Benjamin Baker se faisait fort de soulever l'île de Philé tout entière à une hauteur de quatre mètres, et ne craignait pas d'affirmer que ce gigantesque travail pourrait être exécuté moyennant une somme de cinq millions de francs. Le temple d'Isis, exhaussé de la sorte sur un sol de granit comme sur une plate-forme de fée, aurait été à l'abri de la submersion à peu près permanente dont le menacent les ingénieurs du gouvernement anglo-égyptien. Un autre de ces personnages qui ne désespèrent jamais de trouver un moyen de mettre d'accord deux intérêts inconciliables avait imaginé de bâtir une enceinte continue de cinq mètres de hauteur qui aurait protégé l'île de Philé contre l'invasion des eaux du Nil. A la seule condition d'avoir une épaisseur suffisante pour être à l'abri des infiltrations, cette muraille eût sauvé les merveilles de l'art égyptien d'une destruction à peu près assurée, mais elle aurait en même temps procuré aux archéologues qui seraient venus la visiter l'illusion de contempler la colonnade de Nectanebo dans un souterrain. Pour maintenir dans leur milieu naturel des monuments qui avaient été construits pour être éclairés par le soleil de l'Égypte, un Américain a proposé de transporter tous les monuments de l'île de Philé dans une île voisine dont le niveau est au-dessus des inondations. Lorsque les édifices se mettent à voyager, il n'y a que le premier pas qui coûte: un autre yankee, plus audacieux et peut-être aussi plus pratique que son compatriote, a été d'avis que, du moment où le temple d'Isis devait se mettre en route, le meilleur parti à prendre était de le faire venir par la voie du Nil, jusqu'aux environs du Caire, où les touristes pourraient le visiter en faisant une promenade d'une demi-heure, sans avoir à supporter les frais et les fatigues d'un déplacement de plusieurs jours, pénible et dispendieux.

Tandis que cette foire aux idées s'ouvrait sous la colonnade du temple de la déesse de l'ancienne Égypte, les ingénieurs anglais ne renoncèrent pas à leur projet. Il semble à première vue que sans avoir besoin d'examiner ces projets fantastiques, il eût été facile de sauver l'île de Philé en construisant la digue à Kalabachich, qui est à quarante-trois kilomètres au sud d'Assouan, ou à la porte de Silsila, qui est à quatre-vingt kilomètres au Nord. Mais M. Willcocks avait fait ses plans et il n'a pas voulu en dévier. Aux yeux des Anglais, le choix d'Assouan se justifie par un argument sans réplique. Le barrage construit sur l'emplacement indiqué par les ingénieurs coûtera moins cher que sur tout autre point du fleuve, parce que les matériaux sont à pied d'œuvre, et que d'autre part il ne sera pas nécessaire de creuser à grands frais des fondations dans le lit du Nil qui coule sur du granit.

L'île de Philé sera donc sacrifiée à des considérations d'économie, et les artistes aussi bien que les archéologues ne se consolent pas de ce désastre sous prétexte que les antiquités condamnées à disparaître ont à peine deux mille ans d'existence et sont par conséquent de date trop récente pour offrir quelque intérêt dans un pays où l'on découvre tant de monuments qui avaient été construits une vingtaine ou une trentaine de siècles avant Jésus-Christ. M. Théodore Harten, qui a publié dans les *Westermann's Monatshefte* une monographie de Philé, fait justice de cette erreur.

Il n'est pas douteux, dit le savant égyptologue, que cette île a excité la sollicitude du roi Thoutmosis III, de la dix-huitième dynastie, et il paraît également résulter de certaines inscriptions que, du temps de la douzième dynastie, l'île était déjà couverte de temples et de monuments. En somme, il n'est pas permis de contester que depuis plus de deux mille ans avant Jésus-Christ jusqu'à

cinquième siècle de notre ère, Philé a été le foyer de la vie intellectuelle de l'Égypte.

</

QUATEUR (M. M.), capit. Rogliano, de Marseille, à 4 h. soir, pour Le Pirce, Smyrne, Coranthe, Coranthe, Coranthe, Coranthe, Smyrne, Vathy, Beyrouth, Larnaca, Mersina, Alexandrette, Lattaquia, Tripoli, Beyrouth, Port-Saïd et Alexandrie.

VILLE-DE-BARCELONE (C. G. T.), capit. Bastiani, de Marseille, à 5 h. soir, pour Oran (Mostaganem et Arzew factuans.).

VENDREDI 24 FÉVRIER

VILLE-DE-MADRID (C. G. T.), capit. Marini, de Marseille, à midi, pour Bizerte, Tunis et Malte.

COILLERAS (C. R.), capit. Thomas, de Pauillac, pour Passajes, Ténériffe, Montevideo et Buenos-Ayres.

GHILI (M. M.), capit. Lartigue, de Bordeaux pour Vigo, Lisbonne, Dakar, Pernambuco, Bahia, Rio-Janeiro, Montevideo et

BUENOS-AYRES.

SAMEDI 25 FÉVRIER

LA CHAMPAGNE (C. G. T.), capit. Poirot, du Havre, à 3 h. 15, pour New-York (Le train spécial transatlantique partira de Paris, gare Saint-Lazare, dans la nuit du 24 au 25 février, à minuit 30.)

SANTA-FÉ (C. R.), capit. Daniel, du Havre, à 4 h. 25, pour Fœuilleux, Lisbonne, Dakar, Cape-Town, Lourenço-Marquês, Belra, Fort-Dauphin, Mananjary, Vatomandry et Tamatave.

DESTRADE (C. G. T.), capit. Lemarchand, de Marseille, à 4 h. matin, pour St-Louis, Alger et Bougie.

VILLE-DE-BONE (C. G. T.), capit. Biagini, de Marseille, à midi, pour Philippeville et Bône.

EUGÈNE-FERREIRA (C. G. T.), capit. Lota, de Marseille, à 4 h. 15, pour Port-Saïd.

OXUS (M. M.), capit. Bouis, de Marseille, à 4 h. soir, pour Port-Saïd, Suez, Djibouti, Aden, Majunga, Diégo-Suarez et par transbordement pour Madagascar.

CAMBOGIE (M. M.), capit. Fangeau, de Marseille, à 4 h. soir pour Patras, Syra, Salonique, La Cépée, Dardanelles, Constantinople, Novorossisk et Batoum.

ISAAK-PEREIRE (C. G. T.), capit. Marinetti, de Marseille, à 5 h. soir, pour Oran et Carthage.

DIMANCHES 26 FÉVRIER

BASTIA (C. G. T.), capit. Don, de Marseille, à 5 h. soir, pour Bougie et Alger.

LADRADOR (C. G. T.), capit. Brilouin, de Bordeaux-Pauillac pour Santander, La Guadeloupe, La Martinique, Trinidad, le Venezuela, les Indes, le Cambodge, l'Indochine et l'extrême partie nord de Bordeaux, rare de la Société maritime de Pauillac, 45, cours du Médoc, le 26 février, à 11 h. 30 matin, et conduira M.M. les passagers aux appointements de 100 francs.

ALGER-MEDIC (C. G. T.), capit. Poydenot, de Marseille, à 4 h. soir, pour Port-Said, Suez, Co-

à Mahrice.
CA MARISETTI (C. G. T.), capit. Fangeau, de Marseille, à 4 h. soir pour Patras, Syra, Salonique, La Cavalle, Dardanelles, Constantinople, Novorossik et Batoum.
ISAAC-PERIERE (C. G. T.), capit. Mariastetti, de Marseille, à 5 h. soir, pour Oran et Carthage.

DIMANCHE 26 FÉVRIER

BASTIA (C. G. T.), capit. Dor, de Marseille, à 5 h. soir, pour Bougie et Alger.
LA CAVALLERIE (C. G. T.), capit. Gouin, de Bordeaux-Paulliac pour Santander, La Guadeloupe, La Martinique, Trinidad, la Venezuela, La Colombie et le Pacifique. (Un train spécial de Bordeaux à Carthage par la Société maritime de Paulliac, 475, cours du Médoc, le 26 février, à 11 h. 30 matin, et conduira MM. les passagers aux appointements de Paulliac.)
LA CAVALLERIE (C. G. T.), capit. Gouin, de Marseille à 4 h. soir, pour Port-Saïd, Suez, Co-

lombo, King George's Sound, Adélaïde, Melbourne, Sydney et Nouméa. (Correspondance à Colombo avec le paquebot de Chine parti de Marseille le 19 février, pour les passagers à destination de l'Indo-Chine, de la Chine et du Japon.)

MOUVEMENTS

New-York, 18 février.

LA BRETAGNE (C. G. T.), parti à 2 h. soir pour Le Havre

LA CHAMPAGNE (C. G. T.), arrivé à 1 h. soir,
venant de New-York.

AVIS COMMERCIAUX

Industrie, Fonds de Commerce

SITUATION D'AVENIR à commanditaire ou associé disposé de 50,000^{fr} p^r extension et transformation de maison existante depuis plusieurs années, ayant capital 75,000^{fr}, donnant beaux bénéfices. Ecrire. E. H. 8 bis, rue Joffroy.

POUR INGENIEUR
CONSTRUCTEUR-MÉCANICIEN. Maison de 1^{er} ordre,
à haute honorabilité, 2 millions de commandes
par l'Etat. Bénéfices 5 dernières années 80,000 fr.
en moyenne. Peut 150,000 à 200,000^f. Prix 350,000^f.
Facilités. — BELLAN, 37, faubourg Poissonnière.

Haute honorabilité, 2 millions de commandes par l'Etat. Bénéfices 5 dernières années 80,000 fr. en moyenne. Peut 150,000 à 200,000^{fr.} Prix 350,000^{fr.} Facilités. — BELLAN, 37, faubourg Poissonnière.

USE. A ced. rue QUINCAILLERIE, métaux, mach^{es}
agricoles, bas client^e. Aff. 170,000^f, net 15,000^f.
Laisserait le tout, fonds et march^{es}, pour 85,000^f.
DEFAUCAMBERGE et C^{ie}, 82, rue d'Hauteville.

CAPITAUX

Offres et Demandes

BOURSE SANS COUVERTURE. Env. fco circulaire.
A. LHULLIER, Bourse Comm^{es}, Paris.

MINES D'OR

A VIS UNIQUE, TRES SERIEUX: — 8,000 fr. à
gagner avec 1,000 fr. — Occasion exception-
nelle. Empire de suite. L. D. L. Eclair

11 mois. Sys. infailibilité absolue, indiscutable.
Présen. assoc. facult. Ecr. DEFAS, p^{te} r^{te}, Menton.

ENSEIGNEMENTS UTILES

Mariages

MARIAGES RICHES. M.^m=BOUVIER, 51r. Dunkerque

Divers

GÉNÉALOGIES TITRES DE NOBLESSE
hérititaires Oberst, 27, r. d. Martyrs (1^{re} à 4th).

Le Gérant responsable : A. BOREL.

Paris. — D. CASSIGNOUL, imprimeur, 23, rue Drouot.
(Imprimerie du *Figaro*). — Encre LORILLUX.

Imprimé sur les nouvelles machines rotatives à six pages de MARINONI.

GARO ILLUSTRÉ
ances — N° DE FÉVRIER — Etranger 3 fr. 50
EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
Librairie du Figaro, Hôtel du Figaro, Paris

FIGARO ILLUSTRE
 Prix 3 francs — N° DE FÉVRIER — Etranger 3 fr. 50
 EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
 et à la Librairie du Figaro, Hôtel du Figaro, Paris

ANIVIER MEDAILLES D'ARGENT
A TOUTES LES HUILES Exp. Univ. 1867 et 1889

HUILE NATURELLE

Huile blanche, (Paris). — En France, Exp. 1867
no 32 fr. 50, adr. a COLMET, 70, rue de Rivoli, PARIS.
Ici, les huiles a bas prix ou decolorées par procede chimique

PRENEZ GARDE Madame

PRENEZ GARDE, Madame
vous commencez à grossir, et grossir, c'est vieillir. Prenez donc tous les jours deux dragées de **Thyrodine Bouty**, et votre taille restera ou redeviendra svelte. — Le façon de se draguer est expédié franco par le **LABORATOIRE 1, Rue de Châteaudeau, Paris, contre mandat-poste de 10f.**
TRAITEMENT INOFFENSIF ET ABSOLUMENT CERTAIN.
Avoir soin de bien spécifier : **Thyrodine Bouty.**

NORMALES

5 et 17, rue de Provence, PARIS

US IMPORTANTE du MONDE

OB, NOËL

DES HOPITAUX, ET DES CHANTIERS DE L'ÉTAT

UCCURSALE

S - PRODUITS DE PREMIER CHOIX

absolu de la Maison.

de FAMILLE

Bronze, Argent, Vermeil, Or)

ILLE ET A LA CAMPAGNE

100 150 180 6 francs.

CHÈ ET DE CHASSE

22

6 années sont prises de la demander. En l'envoie franc.

Avance de la obra